

# Sur les Pins penchés . . .

DE CARQUIRANNE

---

A Arsène Vermeuouze.

Si nos pins merveilleux comme ceux de la Grèce,  
Evoquant les splendeurs des mystères païens,  
Sur tes remous, ô mer, penchent, avec paresse,  
Le murmure éternel des bois élyséens,

S'ils te tendent, l'hiver, leurs grands bras que déforment  
Trémontane et mistral par leurs coups répétés,  
C'est pour dire les maux des exilés qui dorment  
Sous tes flots qui jamais ne les ont répétés ;

S'ils aiment balancer, sur la vague inégale,  
Lorsque revient l'été, l'éventail des rameaux,  
C'est pour t'offrir l'appel strident d'une cigale  
Dont miroïte au soleil le corselet d'émaux,

C'est pour te témoigner leur tendresse caline,  
Exalter l'astre-roi, les rocs étincelants,  
Rendre, au loin, le salut du vaisseau qui s'incline  
Et, Titans, prier Dieu, ployés et chancelants.

Si nos pins sont penchés sur le sable des grèves,  
Vers tes frais clapotis ou tes vibrants sanglots,  
C'est pour savoir, ô mer, ce qu'au fil de ses rêves,  
Te conte le poète assis au bord des filots !

Léon-Ludovic REGNIER.

## Idole ou Victime

---

**D**ANS le vaste drame qu'est la vie de l'humanité, ce qui importe, comme dans tout ouvrage dramatique, c'est le plan d'ensemble, c'est le bon agencement des différentes parties, c'est l'attribution exacte de son rôle à chaque personnage de la pièce. C'est cela tout d'abord qui met en relief le génie de l'artiste et place son oeuvre parmi les créations d'ordre supérieur, c'est cela avant tout qu'a voulu et poursuit l'auteur de l'humanité. Sans doute ce souci de l'ensemble n'implique nullement la négligence des détails; au contraire il suppose qu'ils ont tous été prévus et ordonnés avec le soin le plus minutieux. Il est bien vrai que nul d'entre les fils d'Adam ne vient au hasard sur la scène du monde; il est bien vrai que Dieu connaît le plus petit d'entre nous, qu'il le suit dans le moindre de ses actes. Pas plus qu'il ne se flétrit une feuille dans l'immensité des forêts vierges sans qu'il le sache et le permette, il ne tombe un cheveu de notre tête en-dehors de sa connaissance et de sa volonté ! Non seulement donc nous arrivons à la vie au moment précis marqué par l'artiste suprême; mais avec un rôle déterminé d'avance.

Brillant ou obscur, long ou court, ce rôle, dans le plan primitif du Créateur, tend toujours à notre bonheur en même temps qu'à sa glorification. Mais, parce que nous restons libres, parce que nous pouvons nous soustraire à la direction première de Dieu, sans échapper pourtant à son vouloir final et aux dispositions dernières de la pièce, nous ne saisissons pas toujours la vérité de notre position. Dans la folie de notre orgueil, nous, chétifs acteurs d'un jour, d'une heure peut-être, parmi des milliards d'autres figurants et

dans un drame majestueux qui prend des milliers d'années à se dérouler, nous avons la naïve audace de nous constituer comme le centre du monde et de l'univers !

Il nous semblerait tout naturel que pendant le court espace de temps que nous avons à passer sur ce globe, et pour épargner quelques souffrances à notre corps, la terre changeât d'axe et d'orbite, qu'elle tournât autrement sur elle-même et autour du soleil. Nous ne sommes pas loin de trouver étrange qu'il n'en soit pas ainsi, que la planète ait pour nous autre chose que des sourires de printemps et des roses, alors qu'il nous paraît normal qu'elle ait pour le reste de nos semblables ses variations de chaleur et de froidure, ses épines et ses tempêtes !

Eh oui ! nous en sommes là ! Nous voudrions que, pour épargner un froissement à nos nerfs, un sanglot à notre poitrine, quelques pleurs à nos yeux, Dieu modifiât les lois essentielles de la nature physique et la marche de l'humanité. Nous l'accusons d'impassibilité, quand ce n'est pas de cruauté, parce qu'il ne se rend pas à nos caprices, parce qu'il existe encore des hivers et des automnes, parce que l'univers continue à rouler dans l'espace aujourd'hui comme hier, pour nous comme pour les autres qui nous ont précédés ou nous accompagnent dans notre circonvolution autour de l'astre-roi. L'égoïsme individuel, tel qu'il s'affiche chez certains romanciers et chez certains révoltés, a des prétentions ineffables.

Parce qu'un libertin sera revenu de Cythère plus dégoûté que rassasié, parce qu'il aura rapporté de ses orgies moins d'ivresse que de fiel, moins de roses que d'épines, moins de joies que d'amertumes, il faudrait que le monde entier prêtât une oreille compatissante à ses lamentations de décavé et de blasé, il faudrait que l'Etat le pensionnât pour lui donner le loisir de chanter sa mélancolie et sa lassitude de la vie ! Parce que ce mari aura eu en ménage des mécomptes dûs,

pour une très large part, à ses saillies d'humeur, à la méconnaissance de ses propres devoirs d'époux et de père, à des flirts indignes de sa situation, à des absences beaucoup trop fréquentes du foyer, l'autorité publique devrait se laisser émouvoir par ses plaintes; et pour lui permettre de mieux faire la noce, de varier ses expériences lascives, elle devrait changer l'organisation séculaire de la société, supprimer un bon nombre des articles de son code, rendre chancelante les bases de la famille, décréter l'union libre des sexes, sacrifier les conquêtes morales que nous avons mis des centaines d'années à réaliser sur la barbarie païenne, nous ramener enfin aux sports lubriques de la gent simiesque en nous ramenant à à une polygamie au moins successive! Parce que cet autre se sera frappé le front et aura cru y découvrir les lobes du génie, parce qu'il se sera fait de la vie une conception bizarre et malsaine, parce qu'il aura déversé ses élucubrations dans des vers décadents et grotesques, les gardiens de l'ordre seront sommés d'en favoriser la diffusion par respect pour la liberté d'écrire et de penser, et afin qu'ils ne risquent pas d'étouffer des génies en herbe! Pire encore, parce que ce prétendu savant, fort de sa connaissance de l'hébreu, voire des cunéiformes et des hiéroglyphes, aura fait dans la Bible des trouvailles qui en ruinent l'origine surnaturelle, l'Eglise sera impérieusement invitée à rompre avec sa tradition, à déclarer surannées les décisions de ses conciles et de ses Pères, à hisser au pavois les nouveaux docteurs, sous peine d'être accusée de crétinisme et d'hostilité invétérée au progrès de la Science!

Ils sont plaisants en vérité tous ces farouches panégyristes de la dignité individuelle, réclamant à grand fracas de périodes le droit pour chaque être raisonnable au plein épanouissement de sa puissance de jouir et de sa faculté de penser. Que répondraient-ils eux-mêmes à un vermisseau qui leur demanderait d'arrêter le mouvement des machines d'une

usine, pour cette raison péremptoire qu'il risque d'en être écrasé et de se voir brusquement arrêté dans le plein épanouissement de sa rampante vie ? Or, sont-ils beaucoup plus, eux, que des vermisseaux relativement à l'évolution du cosmos ? Oh ! combien l'artiste suprême doit trouver insignifiantes et déplacées leurs déclamations contre la barbarie de l'engrenage social !

Je le concède, cet engrenage non seulement écarte impitoyablement tout ce qui gêne sa marche, mais il ne fonctionne la plupart du temps qu'en broyant des muscles, qu'en faisant craquer des os, qu'en comprimant des énergies individuelles, qu'en provoquant de toutes parts des sanglots qui fendent les coeurs sensibles et déchirent l'air à plusieurs lieues à la ronde. Mais précisément parce que la création tout entière gémit, parce que la souffrance est universelle, c'est faire preuve d'un amour-propre ridicule et naïf, s'appelât-on Musset, Lamartine, Victor Hugo ou George Sand, que d'assourdir les oreilles de ses contemporains par le récit de ses déceptions et de ses douleurs, comme si elles étaient un événement digne d'une exceptionnelle attention. Mais, ô pauvres poètes, qui cadencez vos plaintes en vers mélodieux, songez donc à ce qu'il a retenti de sanglots à ce qu'il s'est versé de larmes, à ce qu'il a coulé de sang, depuis les sept ou huit mille ans qu'il passe des pèlerins " apprentis de la souffrance " sur la planète ronde, maudite à cause de nos péchés. Parce que la masse obscure de vos semblables n'ont pas la facilité de votre verbe pour exhaler leurs plaintes en échos sonores, croyez-vous qu'ils souffrent moins et que leur coeur soit moins souvent et moins cruellement meurtri ? Tout au contraire, il leur manque simplement une consolation qui vous est propre, celle de transformer leurs maux en une source de jouissance artistique. Mais, même ainsi, même rythmées et savamment enchâssées dans des phrases

chantantes, que vos plaintes comptent peu, comme elles se trouvent noyées dans cette immense cacophonie faite des cris d'angoisse des humains de tous les pays, de toutes les conditions et de tous les temps !

Et vous, pauvres révoltés — pauvre Lamennais, pauvre Loison, pauvre Tyrrel ! — qui jetez bruyamment à la face de l'Eglise l'habit sacré par où elle vous avait séparés du vulgaire, sous prétexte qu'elle ne rend pas justice à votre science et à vos généreuses aspirations, allez-vous par hasard vous croire des victimes bien dignes de pitié ? Pensez-vous que le monde perd beaucoup à dédaigneusement écouter vos innovations ? Mais combien, dans le cours des siècles, ont passé d'idéologues qui avaient chacun leur panacée pour la restauration de la misérable race d'Adam ! Combien en dort-il sous les pierres tombales de ces projets et de ces réformes, qui avaient surgi dans des cervelles non moins bien organisées que les vôtres, et que l'impitoyable lutte pour l'existence a condamnées au néant ! Oh ! qu'un acte de soumission serait plus raisonnable et plus bien-faisant !

Par vos blasphèmes, vos imprécations et votre rébellion, à quoi aboutissez-vous ? Simplement à détraquer davantage la machine sociale, à broyer quelques membres de plus et à augmenter de quelques unités la somme des douleurs de l'humanité ! Vous ne nuisez d'ailleurs qu'à vous-mêmes et ne mettez aucunement dans l'embarras celui contre lequel vous vous élevez. Dieu a prévu de toute éternité les déviations de la liberté et les révoltés de la malice humaine. Il ne s'est pas laissé déconcerter par elles. Il leur a d'abord assigné des limites qu'elles ne peuvent pas plus dépasser que les vagues de l'océan ne peuvent dépasser les leurs. Il les a ensuite utilisées comme un élément du drame mondial, semblable aux dramaturges qui font des coquins et des traîtres un élément

essentiel de leur oeuvre. En entendant ces derniers, le spectateur inexpérimenté s'effare, il tremble devant l'imminence de quelque bouleversement qui n'arrive jamais, parce que l'artiste a prévu et voulu. Personnages honnêtes et personnages criminels travaillent également à amener le dénouement tel que conçu par le cerveau de l'écrivain. Pas une péripétie, pas un mouvement des acteurs que le génie du dramaturge ne commande et ne dirige, tout invisible qu'il soit. Ainsi en est-il du grand et vaste drame humain. Les méchants y font les fanfarons, ils s'y agitent comme s'ils étaient maîtres des événements. Ils n'en sont pas moins menés par le souverain qu'ils blasphèment, n'en doutons pas. Tout malfaisant qu'il ait été, le rôle de Voltaire n'a pas été moins prévu et moins délimité que celui d'un saint Vincent de Paul ; il n'a pas moins servi le dessein final du Créateur.

Convaincus de cette dépendance fatale d'un souverain qui ne saurait abdiquer devant la révolte de ses sujets, les vrais sages s'oublient eux-mêmes pour songer au bien de l'ensemble. Ils n'ont garde de se plaindre si leurs sens n'ont pas toujours ce qu'ils réclament. Ils sont avant tout des résignés et des patients. Ils comprennent que, devant nécessairement servir les desseins du Créateur, il vaut mieux le servir en pliant docilement sa volonté qu'en maugréant et se rebellant. Ils comprennent que, du moment qu'ils accomplissent la tâche à eux assignée par les circonstances, fût-ce au milieu des privations, du dénûment, des contradictions et des souffrances, leur vie est bien remplie, et que le Maître ne manquera pas de compensations pour suppléer un jour aux privations qu'ils auront librement acceptées par amour pour lui. Mieux encore, sachant fort bien que ce qui fait de la société un engrenage si discordant, augmente ses maux, multiplie les crimes, sème partout les divisions et les rivalités, ce sont les poussées impétueuses de l'instinct charnel, qui est

essentiellement égoïste, parce qu'il ne peut s'élever au-dessus du bien présent et actuel, les sages dont je parle, désireux de devenir bienfaiteurs de leurs semblables, en même temps que serviteurs dociles de leur Dieu, se vouent aux austérités d'une pénitence volontaire, ils châtient leur corps, ils le domptent par les cilices, les pointes de fer, les veilles et les jeûnes, ils le réduisent en servitude sous le sceptre de l'esprit. Ainsi ils réagissent, pour leur part, contre la décadence des mœurs publiques; ils apportent leur pierre à la digue que l'Eglise travaille incessamment à opposer aux voluptés, qui menacent de submerger le monde sous un torrent de fange et un monceau de ruines. Ainsi, ils deviennent des co-Rédempteurs. Oui, les véritables héros, ceux qui méritent vraiment de l'humanité, ce ne sont ni les plaignards ni les révoltés, ce sont les grands pénitents, les imitateurs du Crucifié. Ce sont les Véronique, qui se font gloire de porter dans leur chair virgine les empreintes de ses blessures, ou les Simon de Cyrène qui l'aident bravement à charrier sa croix au milieu d'une foule qui l'insulte et le raille. C'est un Augustin, non pas l'Augustin de vingt ans, marchant sous l'aiguillon d'une chair de jour en jour plus exigeante, mais l'Augustin ayant secoué définitivement les chaînes des passions, l'Augustin d'Ostie, plongeant son regard, désormais soustrait au mirage de la créature, dans le grand ciel bleu, et en rapportant les clartés surnaturelles, dont son génie va illuminer son temps et les âges à venir. C'est un Rancé, non pas le Rancé galant des salons du 17ème siècle, ne songeant qu'à plaire aux femmes et à se battre pour elles, mais le Rancé de la Trappe, ne trouvant rien de trop sévère pour humilier et faire pâtir une chair trop longtemps adulée et obéie.

Ce sont de tels hommes dont l'humanité tire bénéfice et profit, non seulement par le mérite de leurs souffrances qui s'ajoute au prix de la rançon qu'a payée le Rédempteur, mais



par le dévouement qui ne germe nulle part mieux que dans le coeur des mortifiés et des pénitents. Chez eux, en effet, moins l'égoïsme a de satisfaction, plus la charité s'épanouit ; moins ils accordent de jouissance à leur corps, plus ils sont prêts à lui imposer de fatigues pour les autres. Allez donc demander de servir les pestiférés et les tuberculeux aux héros lamartiniens, qui sont perpétuellement à se tâter le pouls, et à s'interroger pour savoir si leur sens ont bien leur plein épanouissement, s'ils ne manquent pas quelque bonne fortune, s'ils ne laissent pas échapper une occasion de s'ébattre et de jouir ? La preuve séculaire est faite. Pour être un héros de la charité, pour pratiquer les vertus sociales dans un degré éminent, il faut être non un dévot de la nature, mais un dévot de Dieu, il faut savoir se vaincre et maîtriser les sollicitations impatientes de la chair et des instincts passionnels, il faut se regarder non comme une *idole* à encenser et à gorger d'offrandes mais comme une *victime* toujours prête au sacrifice.

Les saints et leurs imitateurs, voilà donc les vrais grands hommes ! Voilà ceux qui entrent dans la vérité de leur situation d'êtres créés et dépendants ! Voilà ceux qui honorent Dieu comme il a désiré primitivement être honoré ! Car il est naturel qu'un père préfère retirer sa gloire d'enfants soumis, qu'il n'aura qu'à récompenser, plutôt que d'esclaves rebelles, qu'il devra punir pour imposer le respect de son autorité inaliénable ? En même temps, nous venons de le voir, voilà ceux qui servent efficacement l'humanité et leur pays.

J'ajoute leur pays. Car est-il une seule noble cause, qu'on défende autrement qu'à force d'immolations et de rebuffades aux exigences de la nature égoïste et sensuelle ? En est-il une seule qu'on ne compromette par le souci de développer pleinement son *moi* ? Pas un lâche, pas un traître,

qui n'ait été un tenant intraitable de ses droits individuels, si intraitable qu'il a fait passer au second rang ceux de la patrie et de ses concitoyens. Quel est le grand personnage, homme d'état conquérant, écrivain remarqué, qui n'ait été paralysé dans ses entreprises, diminué dans son caractère, par une complaisance excessive pour sa chair et une ténacité outrée dans ses idées personnelles ? A quelle impuissance ne se trouvent pas réduits un Hercule aux pieds d'Omphale, un Samson dans les bras de Dalila, un Holopherne captivé par les charmes d'une Judith ? Que de prestige ne perd pas à nos yeux un Condé quand nous le voyons, lui, l'intrépide soldat qui a jeté son bâton de commandement dans les retranchements espagnols pour s'obliger à l'aller plus sûrement reconquérir, trembler et tomber gravement malade parce qu'une demoiselle du Vigean lui a interdit la porte de sa demeure ? Bonaparte lui-même pâlit à nos regards, parce que, en plein triomphe, au milieu du bruit retentissant des victoires de Montenotte, de Lodi, d'Arcole, il souffre d'être loin d'une petite créole de la Martinique, de cette Josephine de Beauharnais, qui a su captiver toutes ses facultés morales, concentrer le meilleur de son attention. Il cesse d'être pour nous le héros invincible de la légende. Nous savons maintenant que le vainqueur de l'Europe est petit par un côté, qu'il peut être vaincu à son tour. Nous savons qu'il existe " un joli petit monstre " ainsi qu'il s'exprime lui-même, qui peut le courber à ses pieds, lui faire commettre des sottises, et dont l'image, en tous les cas, a pour lui plus de charmes que tous les drapeaux ravis à l'ennemi ? Sans doute il n'y a rien à reprendre moralement dans une phrase comme celle-ci tombée de la plume d'un jeune général de 26 ans : " Un souvenir de mon unique femme et une victoire du destin, voilà mes souhaits ! " N'importe, cette assujettissement aux caprices d'une fille d'Eve, qui se rit de ses menaces et de ses invitations, nous gâte notre Napoléon !

Pensez-vous aussi que la valeur morale de nos poètes soit beaucoup rehaussée par le fait qu'ils ont consacré le meilleur de leur talent inspiré à célébrer des Elvire, des Manon, des Francesca, ou des Armide? Dans un autre ordre d'idées, croyez-vous que le rôle d'un Lamennais ait été beaucoup grandi par sa révolte, ou plutôt la vérité n'est-elle pas qu'à partir du moment où il s'est enfermé dans son moi hautain il a été inutilisé pour le bien de ses semblables? Par besoin de polémique toute une coterie peut bien s'entendre pour exalter un rebelle à l'Eglise. En réalité le peuple reste indifférent aux invectives déclamatoires des apostats qu'il sent instinctivement n'être que les éruptions d'un amour-propre blessé. L'idolâtrie du moi est fatalement condamnée à la stérilité, quand ce n'est pas à la malfaisance.

A la lumière de ces réflexions et de ces faits que valent, encore un coup, les théories romantiques sur la toute-puissance transfiguratrice des passions, et de l'amour en particulier? Leur grandeur est tout entière verbale et factice. Dépouillées du luxe des mots et des images, de pareilles théories se réduisent à un plaidoyer en faveur de l'égoïsme le plus brutal et le plus violent. Ceux et celles qui les soutiennent se mystifient eux-mêmes et mystifient leurs lecteurs.

En public ils prennent une attitude en quelque sorte sacerdotale. Ils se donnent pour des victimes, brûlées d'un feu secret, qui ne leur laisse pas un instant de repos, qui les pousse haletants toujours, vers quelque nouveau bûcher, où il leur faut immoler toujours quelques nouvelles parcelles de leur coeur. Qu'on les loue ou qu'on les blâme, peu leur chaut, ils ont leur dieu, eux aussi, et quel culte fervent ils lui rendent! Ils ont douté de tout, douté du créateur, douté des hommes, douté d'eux-mêmes. Mais, si nous en croyons George Sand, ils n'ont pas douté de l'amour. Est-ce bien vrai? Dans de pareilles déclarations, y a-t-il autre chose qu'une exalta-

tion de commande? Ces grands mots ne viennent-ils pas là uniquement pour donner le change aux profanes et voiler de vulgaires défaillances? Nul ne vit de sentiment. En appeler à la toute-puissance de l'amour, c'est bel et bon pour excuser un mauvais coup; mais, une fois le coup consommé, une fois affranchie d'anciennes chaînes, la femme surtout, être essentiellement faible, éprouve instinctivement le besoin de s'en imposer de nouvelles, et d'en imposer à l'homme de son choix, auquel elle s'attache comme le lierre au chêne. L'amant que ces pauvres détraquées se sont donné en marge de la loi et du devoir, en meurtrissant d'autres coeurs très innocents auxquels les unissaient des liens forgés par ce que la nature a de plus tendre, elles cherchent à se le river avec d'autant plus d'acharnement qu'elles savent bien qu'il ne leur appartient pas, que leur pouvoir de séduction est limité et que, pour les abandonner, il n'aurait qu'à invoquer les mêmes principes dont elles se sont servies pour se livrer à lui.

Sans jamais rencontrer le bonheur, l'homme, ayant mille moyens de se divertir et de varier ses expériences, peut vivre assez longtemps en pleine bassesse. La femme ne le peut pas. Elle n'est pas plus tôt sortie de l'ordre que, toute déroutée, elle aspire à y rentrer. Pourquoi les plus farouches déclamatrices contre le joug d'un mariage infrangible tiennent-elles tant au divorce de l'homme qu'elles aiment en-dehors de tout droit? Pourquoi tiennent-elles tant à se remarier devant l'autorité civile? Pourquoi seraient-elles prêtes à recourir à l'autorité religieuse, si celle-ci n'opposait pas un refus absolu? Il y a sans doute dans une telle conduite une bonne part de cette jalousie, propre à toute femme, qui ne souffre pas qu'une rivale ait droit sur le coeur qu'elle convoite; mais il y a aussi ce besoin, auquel rien ne supplée chez elle, d'un foyer stable, d'une maison bien chaude, bien meu-

blée, bien rangée et que la simple lubie d'un homme ne puisse pas bouleverser.

Et puis la femme la plus imbue des principes modernes, la femme la plus émancipée est soumise aux conditions positives de l'existence. Il lui faut vivre, et vivre une vie tout autre que celle décrite dans les romans. George Sand elle-même s'aperçut vite de cette nécessité humiliante. N'est-ce pas elle qui, en plein coup de théâtre romantique, se trouva réduite à une misère presque extrême en un coin perdu de l'Italie, et dut mendier à Buloz quelques sous pour subvenir à la détresse de Musset et à sa propre détresse? Eh, non ! L'on ne va pas loin en plein rêve, on ne peut éternellement recommencer son voyage de noces, on ne peut rester éternellement sous le ciel de Sorrente, à humer la brise de mer, le jour, et à contempler extatiquement les étoiles, la nuit.

Les lunes de miel sont toujours courtes. En-dehors d'elles, les vulgarités de l'existence peuvent communiquer un fâcheux désir de désertion à l'homme qu'aucun lien, autre que l'amour, ne retient près d'une femme. La tentation pourrait être spécialement forte le jour où il s'apercevrait que son porte-monnaie se vide un peu trop vite par suite des extravagances, du luxe et de la coquetterie de sa compagne. D'autre part on s'explique que celle-ci n'ait pas rompu en visière avec les devoirs les plus impérieux pour vivre en recluse.

C'est pourquoi ces lois protectrices de la fidélité conjugale, objet de leurs anathèmes littéraires, nos émancipées veulent à l'occasion en avoir le bénéfice. Elles veulent se réserver la ressource d'y recourir le jour où elles seraient menacées d'un abandon semblable à celui dont elles se sont rendues coupables vis-à-vis d'autres. Ah ! qu'elles s'inquiètent peu de mettre leurs actes d'accord avec leurs paroles !

Elles n'ont qu'une très médiocre confiance dans l'efficacité de leur galimatias verbal en l'honneur du dieu amour--

le galimatias dont elles se servent uniquement pour illusionner le public sur la beauté fort discutable de leurs aventures galantes. De là leur empressement à contrefaire le mariage, dont elles ont maudit l'intolérable tyrannie; de là ces détours ingénieux pour couvrir d'un vernis d'honnêteté aux yeux du monde l'irrégularité de leur position.

Ah! la vie de mensonge, d'insincérité, de contradictions et de duperies incessantes, non, ô pauvre George Sand, ce n'est pas celle que vous avez dénoncée, ce n'est pas la vie dans une union légitime, même dans une union d'où a disparu un certain amour sensible! C'est la vie débridée en plein orage et en pleine licence, c'est la vie livrée à la mobilité d'une passion aussi inconstante que l'amour. Oui, c'est celle-là la vraie vie du mensonge et de l'insincérité, et aussi, nous l'avons vu, la vie des désastres, des douleurs et des ruines, pour les individus, pour la famille et pour la société.

Concluons que les vieilles doctrines de l'Évangile et de l'Église ont du bon ! En nous apprenant qu'il est sur la terre, suivant la belle expression de Mme de Maintenon, autre chose que le bonheur, nous voulons dire le *devoir*, elles nous montrent où nous devons tendre toutes les énergies de notre être pour mener une vie digne et méritoire.

Jean DEYLAN.

---

## Montcalm

---

**N**OUS avions espéré donner du livre de M. Chapais une étude documentée et parfaitement au point. Nous l'avions sollicitée, et elle nous avait été promise. Des circonstances qu'il regrette empêchent celui de nos collaborateurs, qui devait le faire, de donner suite à son projet. Pour ne pas retarder davantage, nous prenons nous-même la plume. Mais ce sera plutôt une vue d'ensemble qu'une analyse critique que nous offrirons à nos lecteurs. M. l'abbé Camille Roy vient du reste d'écrire l'étude substantielle, qui convenait, dans la *Nouvelle-France* de janvier 1912.

Le plus solide de nos écrivains d'histoire, avons-nous dit déjà, M. Chapais, a donc écrit un livre sur Montcalm, qui est un beau livre, digne du héros qu'il raconte et de l'importante page de nos annales qu'il a écrite avec son sang. Le nom de Thomas Chapais restera désormais lié à celui du marquis de Montcalm, comme il l'était déjà à celui de l'intendant Talon.

Une heureuse coïncidence — voulue sans doute dans une certaine mesure — a fait paraître le volume nouveau juste au lendemain des belles fêtes par lesquelles on a célébré, à Candiac d'abord, pays natal de Montcalm, puis à notre Québec, la ville qu'il illustra et où il mourut si glorieusement, l'inauguration d'un monument au héros que l'histoire appelle le *Grand Vaincu*. Il nous convient de dire d'abord un mot de ces fêtes afin d'en conserver ici le souvenir.

La France a produit tant de grands hommes dans tous les temps, a-t-on écrit heureusement, dont ce fut la fonction et la gloire de mourir pour elle, qu'elle ne saurait songer à graver dans le bronze les traits de tous ces héros. Les événe-

ments considérables qui suivirent le traité de Paris de 1763 et changèrent presque l'aspect du monde, je veux dire la déclaration de l'Indépendance aux Etats-Unis, puis la Révolution française et les guerres de Napoléon, avaient relégué dans l'oubli, comme tant d'autres, la grande figure de notre Montcalm. L'un de ses compatriotes du pays de Provence, M. Bouzanquet, voulut, au mois de juillet 1907, se donner la mission de la faire sortir de cette ombre de l'oubli. Aux voix françaises, les voix canadiennes firent écho. Un avocat de Québec au coeur chaud, M. Bellerive, se fit le répondant de M. Bouzanquet. Un comité français, puis un comité canadien furent constitués. Le statuaire Morice pour le bronze et l'architecte Chabert pour le piédestal furent chargés de l'exécution du monument. Ils en firent un succès. Le groupe représente Montcalm frappé à mort. Au-dessus de lui, l'ange de la gloire apporte la couronne de l'immortalité. C'est une oeuvre pleine de vie et d'une émotion intense. Sur le socle on a gravé : A MONT-CALM, LA FRANCE, LE CANADÁ ! C'est court, mais c'est expressif.

Aux fêtes de Candiac, en juillet 1910, le ministre de l'Instruction publique en France, M. Doumergue, entouré des autorités civiles et militaires, présida la cérémonie d'inauguration. M. le sénateur Dandurand, M. Decelles et M. Thomas Côté représentaient officiellement le Canada. " Désormais—dit avec émotion à M. Dandurand le général commandant la division d'infanterie de Nîmes—désormais, c'est sabre au clair que nous passerons devant ce monument ! " Le mot est consolant pour nos coeurs restés fidèles aux souvenirs du vieux pays.

La réplique du monument de Candiac — c'est à savoir un monument en tout semblable, — a été inauguré à Québec, le 16 octobre dernier. Sir Louis Jetté, président du



comité canadien, le maire de Québec, M. Drouin, le premier ministre, Sir Lomer Gouin, le vice-consul de France, M. Reynaud, le président de la Saint-Jean-Baptiste, M. Delâge, le recteur de l'Université Laval, M. l'abbé Gosselin, M. le colonel Wood, au nom des Canadiens de langue anglaise, M. le sénateur Dandurand, l'honorable M. Chapais — puis MM. Bourquet, député du Gard, et Bouzanquet, promoteur de l'oeuvre, à deux jours de distance parce que leur paquebot fut en retard — firent des discours. Le poète canadien, lauréat de l'Académie française, M. Chapman, lut un poème.

Désormais, comme sur la place du château de Candiae, sur la grande avenue de Québec, le même bronze dira aux Canadiens comme aux Français la même leçon : une leçon de courage, une leçon de fierté, une leçon d'héroïsme !

Altier comme Québec debout sur sa falaise,

En voulant rallier ses fougueux bataillons,  
Montcalm tomba, frappé par une balle anglaise...

Montcalm tomba, vaincu par le destin jaloux ;  
Mais sa défaite fut glorieuse et féconde  
Et son nom, radieux et caressant pour nous,  
Que nous ne devrions répéter qu'à genoux  
Comme un flambeau divin éclaire tout un monde !

(Chapman).

Ce monde, que le rayonnement du génie militaire et la gloire de l'impérissable héroïsme du vainqueur de Carillon illuminent " comme un flambeau divin ", c'est notre monde à nous, c'est cette race française dont nous sentons le sang vif et chaud courir dans nos veines, dont nous sommes fiers toujours, malgré les fautes de quelques-uns de ses fils, et qui a le droit, elle aussi, disons-le hardiment, d'être fière de nous.

Car si l'on est orgueilleux aux rives de la Seine de la fidélité des Alsaciens et des Lorrains, qui dure depuis quarante ans, on n'y a pas le droit d'oublier non plus que nous sommes fidèles, nous, depuis cent cinquante ans. Ce monde issu du sang français, disons-nous, Montcalm l'illumine comme un flambeau. Il fut en effet pour nous, aux jours héroïques, la plus complète personnification du génie et de la valeur de la race dont nous sommes les fils.

Plus d'une fois déjà, nos historiens, nos orateurs et nos poètes ont glorifié Montcalm et la valeur française. Mais quelque bien qu'on en ait dit, en fermant le beau volume de 700 pages, que M. Thomas Chapais consacre au *Marquis de Montcalm*, on peut se demander si jusqu'ici on avait rendu justice à sa mémoire. On peut se demander même si nos historiens ont rendu justice à la France de 1759 et à son gouvernement. Nous verrons tout à l'heure comment il faut répondre à ces questions si intéressantes, parce que si fondamentales.

Mais auparavant il convient de donner un bref aperçu du volume lui-même. Les 700 pages de M. Chapais se subdivisent en 19 chapitres, dont les deux premiers racontent les antécédents de Montcalm et nous font connaître sa carrière jusqu'à son arrivée au Canada.

Remontant au XVe siècle, l'auteur nous présente le premier Montcalm dont l'histoire fasse mention : Simon de Montcalm, seigneur du Viola et de Cornus. Sept Montcalm donnent leur vie au service de la France. Notre héros naît donc d'une famille où les armes sont en honneur. A douze ans, il obtient un grade d'enseigne dans le régiment commandé par son père. A quinze ans, il commence son service actif. A dix-sept ans, il est capitaine. A trente ans, il est colonel. Trois ans après, il fait la campagne d'Italie, où il se distingue, est blessé de cinq coups de sabre et fait prisonnier à

Plaisance. Libéré, il est promu brigadier, retourne à l'armée d'Italie et y reçoit avec honneur de nouvelles blessures. Six années de paix lui permettent ensuite de se consacrer un peu à sa famille. Le héros est formé. Il est marié et père de plusieurs enfants. Il a quarante-trois ans !

“ Dans l'automne de 1755—écrit M. Chapais—Montcalm se rendit à Paris ne se doutant pas que ce voyage allait avoir des conséquences décisives pour son avenir et changer l'orientation de sa vie. Il touchait à sa quarante-quatrième année, et était parvenu au complet épanouissement de toutes ses facultés. Fils, époux et père dévoué, militaire accompli, possédant de magnifiques états de services, homme d'étude et d'action, il avait goûté tour à tour les joies de la famille et les fortes émotions de la grande guerre. La culture de son esprit, la noblesse de son caractère, l'éclat de son courage, la droiture de ses intentions, la variété de ses aptitudes faisaient de lui un homme vraiment supérieur. Sans doute il avait quelques-uns des défauts de ses qualités. La vivacité du tempérament méridional s'accusait parfois chez lui par des saillies trop impétueuses. Il lui arrivait d'avoir le mot trop prompt et le geste trop preste. Mais ces ombres ne pouvaient voiler les parties lumineuses de cette riche et brillante individualité, à qui les circonstances seules avaient manqué pour s'affirmer avec maîtrise dans un rôle de premier plan. Ces circonstances allaient tout à coup se produire et tirer Montcalm du rang honorable qu'il occupait déjà pour le faire entrer dans la gloire. ”

C'est au Canada, que Montcalm devait entrer dans la gloire et y mourir. Dès le 3e chapitre du volume de M. Chapais et dès la page 61, nous sommes au Canada, et nous suivons le général, dans ses courses, dans ses campagnes, dans ses combats, dans ses conseils, dans ses discussions, dans ses démêlés hélas ! avec le gouverneur du Canada, M. de Vau-

dreuil — et cela du 13 mai 1755 au 13 septembre 1759 — c'est-à-dire pendant quatre ans et quatre mois.

“ Le *Montcalm* de M. Chapais est un livre — a-t-on écrit — d'une documentation extrêmement riche et d'une remarquable tenue littéraire. Et c'est ce en quoi précisément consiste le mérite de l'historien. Il faut qu'il n'ignore rien des pièces documentaires qui peuvent jeter ne fût-ce qu'un mince rayon de lumière sur le sujet qu'il traite, et, il convient, en même temps, que son récit, sobre, alerte, entraînant au besoin, laisse ignorer au lecteur l'effort d'érudition que lui a demandé la composition de son travail. Il y a longtemps, des années, vingt ans peut-être, que l'auteur de *Talon* travaillait à son *Montcalm*. Dès 1889, il publiait dans *Le Canada Français* de Québec un récit magnifique de la bataille de Carillon... et je sais que depuis trois ou quatre ans au moins le manuscrit du nouveau volume était prêt. Mais l'auteur attendait certain document — qui est enfin venu. Aucun historien avant M. Chapais n'avait pu connaître les mémoires et observations de M. de la Pause, l'un des meilleurs officiers de Montcalm, qui fut au Canada de 1755 à 1760 et tint un journal de tout ce qui s'y passa. Ce seul trait indique à quelles sources inédites et sûres M. Chapais a voulu puiser. D'ailleurs, il a tout lu, tout discuté et tout pesé ce qui s'était déjà écrit sur cette période animée de notre histoire qui va de 1755 à 1760. L'on est fondé à croire que son *Montcalm* — comme d'ailleurs son *Talon* — est un livre définitif. Il fixe à jamais la plus émouvante et non la moins instructive des pages de notre histoire. ”

Et que raconte-t-il ce livre ? C'est d'abord l'arrivée au Canada, la situation de la colonie, les projets de Vaudreuil, les plans de Montcalm, le siège et la prise de Chouaguen ; ce sont les difficultés naissantes entre le gouverneur et le général, les lettres échangées de part et d'autre avec la cour ; plus

tard, c'est la bataille et la victoire de William Henry, ce sont les longs hivers passés partie à Montréal, partie à Québec ; puis c'est Carillon et tout ce qui précède, accompagne et suit le plus glorieux de nos faits d'armes ; c'est enfin la dernière campagne, les angoisses de Montcalm, les lâches cupidités des faiseurs, comme Bigot, les réticences de Vaudreuil, les détails de la longue défense contre les armées de Wolfe, le dernier combat qui dure un quart d'heure—celui des Plaines d'Abraham—et change les destinées de l'Amérique, c'est la mort des deux généraux Wolfe et Montcalm... En un mot, c'est dans tous ses détails, précise et émue, l'histoire vécue des dernières années de la domination française en ce pays. Le récit abonde en clarté, de cette clarté française qui constitue tout ensemble un charme et une évocation. Il y a là des pages débordantes de vie, des tableaux—a-t-on écrit—d'une abondance de couleurs et d'une précision de détails qui en font de véritables petits chefs-d'oeuvre.

Peut-être pourrait-on trouver, de loin en loin, quelques descriptions qui paraissent bien chargées, des phrases qui, à force de tout préciser, deviennent un peu lourdes. Mais il faut chercher longtemps pour en trouver quelques-unes. L'on sait, en effet, que M. Chapais est l'un de nos écrivains les plus solides. Son style est sûr et toujours égal à lui-même. Il fut longtemps, au *Courrier du Canada*, l'un de nos meilleurs journalistes et polémistes, et il donne depuis quinze ans à notre *Revue Canadienne*, chaque mois, des chroniques *A travers les faits et les oeuvres* qui constituent un vrai cours d'histoire contemporaine, dont je ne connais chez nous rien d'équivalent. Son *Montcalm*, je le répète, comme ce *Talon* que l'Académie française a couronné, est plein de verve, de couleur et de vie.

M. Chapais a suivi dans son histoire du *Marquis de Montcalm* les événements pas à pas. Il en résulte qu'il n'a

pu éviter certaines répétitions, puisque souvent — on a dit toujours — l'histoire est un recommencement. Je ne sais pas s'il eût été possible d'adopter un plan, par exemple, qui eut permis à l'auteur de revenir moins souvent sur la malheureuse rivalité entre Vaudreuil et Montcalm. Cela finit par être monotone. Mais, d'autre part, il faut bien reconnaître que c'est ainsi que les choses se sont passées. Et, à tout prendre, le livre de M. Chapais est digne de l'auteur, comme il est digne du héros qu'il raconte.

“ La partie la plus neuve de ce livre — a dit un critique judicieux — est, sans contredit, celle où l'auteur entreprend de fixer les responsabilités de la rivalité déplorable qui a marqué, d'une façon si pénible, les relations de Vaudreuil et de Montcalm. C'est ici que se révèle, dans sa haute impartialité, la conscience de l'historien. Dans l'étude de ce conflit entre le *préjugé colonial* et le *préjugé métropolitain*, — l'auteur nous avertit, dans sa préface, qu'il s'est efforcé “ de traiter chacun des personnages... non suivant le lieu de sa naissance, mais suivant son mérite ”. Et il nous semble que le critique même le plus difficile devra reconnaître la parfaite impartialité de l'historien dans ces pages, remarquables par la sincérité qui les a inspirées et par la profonde connaissance des hommes et des événements qu'elles révèlent. M. Chapais ne monte pas Vaudreuil aux nues, parce que ce gouverneur fut un enfant du sol canadien, ni il ne ravale Montcalm, parce que français. Il rend consciencieusement justice à qui de droit. ”

“ M. de Vaudreuil—écrit-il—était bon, serviable, bien intentionné ; toutefois ses lumières ne correspondaient pas à sa situation, ni ses capacités à son pouvoir. Il était plein de son importance, et jaloux de sa dignité. Par la flatterie on pouvait s'assurer sur lui beaucoup d'empire. La faiblesse s'alliait en lui à l'opiniâtreté, ce qui est d'assez fré-

quente occurrence. Sa vie privée commandait l'estime, mais il lui manquait incontestablement les aptitudes supérieures, nécessaires à l'accomplissement des devoirs publics dont le lourd fardeau allait l'accabler, pendant l'heure de crise redoutable où il était appelé à exercer ici le commandement suprême. ” De plus, ajoute M. Chapais, “ il s'était persuadé que la présence d'un officier supérieur envoyé de France par le ministère de la guerre, pour commander ici les troupes, était inutile et qu'il pouvait lui-même suffire à cette tâche avec le concours des officiers de la colonie ”.

De son côté, Montcalm, affirme M. Chapais, tout en ayant de la sympathie pour le Canadien, le simple habitant, “ avait peu d'estime pour un grand nombre de Canadiens fonctionnaires et d'officiers du pays. Il critiquait chez eux la vanité, l'esprit de vantardise, la duplicité, le manque de scrupule. Nous croyons qu'il était enclin à trop généraliser, et qu'il lui arrivait de pousser trop loin ses antipathies. Il ne se défendait pas assez du préjugé anticolonial, dont les troupes de ligne étaient certainement affectées, et qui, malgré lui, faisait parfois dévier son jugement”. Et M. Chapais ajoute que “ nous avons le droit de trouver que, dans le journal et les lettres de Montcalm, l'humeur et l'esprit caustique se donnent trop facilement carrière au détriment des enfants du sol ”. Nous croyons sincèrement qu'il sera difficile d'en appeler de ce double jugement de l'éminent historien du *Marquis de Montcalm*, et que ces pages neuves et solidement appuyées de l'ouvrage de M. Chapais resteront, dans nos annales littéraires, comme le verdict de l'histoire sur ces pénibles évènements.

Le critique que je cite a raison d'affirmer que c'est là un point de vue plutôt neuf. Le préjugé colonial, pour reprendre le mot de M. Chapais, et sans doute le manque de documents plus précis avaient fait qu'on jugeait jusqu'ici Montcalm avec quelque sévérité, lorsqu'on parlait de ses dé-

mêlés avec Vaudreuil. L'on voit ce qu'il faut au contraire en penser.

Il est un autre aperçu, assez nouveau, lui aussi, que nous voulons encore signaler dans le beau livre de M. Chapais. Et nous répondrons ainsi à la deuxième question que nous posions tantôt : A-t-on jusqu'ici, chez nos historiens, nos orateurs et nos poètes, rendu justice à la France de 1759 et à son gouvernement ? Quel est le Canadien qui n'a pas souffert d'entendre dire et de dire lui-même — selon la thèse de Garneau et selon le poème de Crémazie — que la France nous avait abandonnés, sans songer à nous défendre ? Il me semble qu'à entendre et à dire cela, on souffrait tout bas dans son coeur. Et pourtant, nos historiens les plus sérieux, comme nos poètes et nos rhéteurs, ne nous permettaient guère de croire autre chose.

Lisez sur ce sujet la belle page de M. Chapais. Elle est extraite du chapitre XV de *Montcalm* : “ Jusqu'ici nos historiens, obéissant à un sentiment très naturel, ont énergiquement flétri l'attitude prise par le gouvernement de la métropole — c'est-à-dire par les ministres de Louis XV — envers le Canada au printemps de 1759. On délaissait la colonie menacée de l'invasion ; on se désintéressait des héros qui luttaient ici pour la patrie ingrate ; on faisait bon marché du dévouement, des sacrifices, du sang de ces soldats et de ces paysans au coeur intrépide, qui se battaient un contre vingt sur les rives de nos grands lacs et de notre majestueux Saint-Laurent. Un roi sans honneur, des ministres sans fierté et sans patriotisme répudiaient l'héritage de Henri IV, de Richelieu, de Louis XIV et de Colbert... On abandonnait les quelques arpents de neige... Or—se demande M. Chapais—est-il vrai que Louis XV, Choiseul et Belle-Isle ne songeaient, au mois de février 1759, qu'à jeter le Canada par dessus bord ? Et il répond, avec des textes à l'appui : non. Le cabinet renonçait à tenter l'envoi hasardeux de secours vraiment effec-



tifs, cela est incontestable. Mais il n'entendait pas courber le front devant la vieille ennemie de la France (l'Angleterre) et lui livrer la colonie laurentienne. Il projetait un débarquement en Angleterre, qui hélas! ne réussit pas. On voulait—précise l'historien—réunir toutes les forces navales de la France. Une escadre organisée à Toulon irait se joindre à une autre rassemblée à Brest. Pas moins de cinquante mille hommes seraient descendus en Angleterre et quinze mille en Ecosse... " Imitant la tactique romaine au temps des guerres carthagoises, on porterait la guerre en Afrique... on frapperait au coeur l'orgueilleuse Albion... on la forcerait à rappeler ses généraux des colonies... et ainsi, des rives de la Tamise on dégagerait celles du Saint-Laurent, de Londres on sauverait Québec... "

Hélas! ce plan n'aboutit pas. Il serait trop long d'énumérer seulement toutes les raisons qu'en donne M. Chapais. Mais il reste—et cela soulage nos coeurs toujours français!—que la France ne nous a pas délibérément et lâchement abandonnés en 1759. L'historien de Montcalm n'a ni le goût, ni l'intention—il l'affirme nettement—de réhabiliter le triste gouvernement de Louis XV. "Mais—dit-il—tout en signalant les misères de cette époque, on ne doit pas refuser d'y faire certaines distinctions équitables et l'on a le devoir d'être juste même envers des hommes qui furent coupables de lourdes fautes. "

Ce coup d'oeil, sans doute trop rapide et trop superficiel, donne pourtant quelque idée de la valeur du beau travail de M. Chapais. Le héros que fut Montcalm méritait un pareil historien et j'ose ajouter qu'un écrivain d'histoire comme M. Chapais méritait de traiter un pareil sujet.

Elie-J. AUCLAIR,

Secrétaire de la Rédaction.

## Un Manuscrit de l'an 1700

---

*Non fecit taliter omni nationi...*

**L**E Roi-Prophète avait raison de clore sur ce cri de triomphante reconnaissance l'énumération des bienfaits accordés par Dieu à son peuple choisi. Et c'est bien dans le sens d'une action de grâces qu'il faut entendre le dernier verset du psaume cent quarante-septième.

Y aurait-il néanmoins inconvenance à l'appliquer d'autre sorte et à dire par exemple que toutes les races, comme toutes les nations, n'ont pas reçu de Dieu la même mission ? Il les a chargées toutes d'exalter son nom, de pratiquer sa doctrine et d'étendre autour d'elles la zone d'influence de ses lois. Mais, tandis qu'il semble se contenter de ce que les unes maintiennent haut et ferme chez elles le flambeau de la foi, il a imprimé à d'autres je ne sais quel souffle qui les pousse sur toutes les mers du monde, sur tous les continents du globe, pour éclairer les peuples encore assis à l'ombre de l'ignorance religieuse.

Certains faits du moins laissent croire que tel a été le plan divin. Quand l'Angleterre, sous la pression de ses chefs politiques, disait adieu à l'intégrité des vieux dogmes et entraînait dans sa défection sa voisine l'Ecosse, sur la verte Erin le drapeau du catholicisme continuait de flotter aux brises de la mer qui l'entoure de toutes parts. Au moment où la future république du continent américain s'appêtait à recevoir sur ses côtes le superflu de l'hérésie anglaise, la France déposait sur les bords du Saint-Laurent l'embryon d'une colonie dont la croyance intègre opposerait une digue aux flots envahissants du schisme.

Ainsi apparaissait, dans l'unité de leur foi catholique, la différence profonde entre les procédés dont se servent la France et l'Irlande pour la manifester. L'arbre de la France est constitué de telle sorte que ses rameaux se détachent volontiers de lui pour s'implanter sur des terres nouvelles et s'y élancer en troncs vigoureux. Par un besoin secret, par on ne sait quel instinct de prosélytisme, ses fils ne sont satisfaits que quand, chaussés de la raquette ou couverts du burnous, instruits des langues indigènes et armés de la croix seule, ils ont réussi à pénétrer chez les peuples barbares et à leur infuser le trop-plein de leur vie surnaturelle. L'Irlande, au contraire, semble posséder surtout l'instinct de la conservation. Le tempérament des siens ne paraît pas les prédisposer aux équipées lointaines dont l'unique but serait l'extension du règne de Dieu et la propagation de sa vérité. Lorsqu'elle a cultivé les oeuvres d'apostolat, on ne voit guère qu'Erin ait recherché ni même agréé les postes d'avant-garde. Sa vertu s'exerce mieux dans les diocèses organisés, dans les paroisses constituées, là où il n'y a plus à créer ou à restaurer, mais à défendre seulement et à maintenir. Encore est-il que, même sur ce terrain de la conservation, à son insu sans doute et contre son gré, la race irlandaise subit, aux Etats-Unis par exemple, une déperdition assez marquée.

Cette impuissance apostolique du catholicisme irlandais, nous avons toujours cru qu'elle était le fait particulièrement de notre époque matérialiste. Un document inédit, qui nous arrive de l'étranger, nous porte à croire qu'elle remonte assez haut, jusque vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Notre manuscrit a pour titre : *Relation de la visite des montagnes d'Ecosse faite par M. Nicholson, évêque de Peristachium, vicaire apostolique de l'Ecosse, en l'année 1700.* Ce récit est l'oeuvre non pas de l'évê-

que lui-même, mais de l'un de ses compagnons de voyage, son secrétaire peut-être, dans tous les cas un ancien élève du collège de Paris. Il révèle, avec une connaissance assez complète du vocabulaire français, un oubli presque constant de l'orthographe et des règles d'accord les plus élémentaires. Certains tours d'ailleurs suffiraient à le dater, si le titre même ne nous guidait là-dessus.

Le document comporte trois parties d'inégale longueur. Dans la dernière, l'auteur décrit l'ordre que l'on observait au cours de la visite épiscopale ; elle n'a dès lors presque aucun intérêt historique. La première, après un exposé des moeurs et coutumes conservées par les montagnards écossais, permet de suivre l'évêque dans les différents postes où il s'arrête : Strathglass, Glengarry, Knoydart, Morar, Arasaick, Moydart, les îles d'Ouyst, de Barray, de Cannay, d'Edge et de Rume. On y apprend le nombre de familles catholiques dont la fidélité avait résisté aux coups de la Réforme, l'accueil bienveillant fait au pasteur par un certain nombre de clans et de seigneurs, les dates extrêmes de la visite (24 mai—1er septembre 1700), et l'on y remarque déjà des observations comme celle-ci : " Cette isle (Ouyst) avait été sans pretre depuis presque deux ans, excepté quelques-uns qui allaient et venaient, et un religieux franciscain banni d'Irlande qui paraissait assés bon homme, mais n'ayant pas de littérature suffisante, on y destina M. Oshiel ".

La partie vraiment intéressante de ce manuscrit, dont la texture nous fait songer à celle des rapports destinés à la Propagande, c'est la deuxième. Elle confirme les réflexions générales que nous écrivions au début. Le grand nombre des faits qui s'y entassent ne perdent rien de leur valeur historique pour être enchâssés dans une étude philosophique. Celle-ci d'ailleurs est on ne peut mieux liée au sujet. Elle étudie les causes qui expliquent la diminution de la foi en Ecosse à la

suite du schisme anglican. Nous la reproduisons donc intégralement, malgré sa longueur, en lui conservant sa physiologie exacte, sans même tenter d'en rectifier les incorrections littéraires ou grammaticales. Le rapporteur écrivait :

“ Avant de parler de l'ordre qu'on a tenu dans cette visite, il semble à propos de décrire l'état de la religion dans ces pays depuis la Réforme prétendue. Pour en avoir une plus juste idée, outre ce que nous en savions déjà d'ailleurs et par plusieurs mémoires et informations que nous avons tâché d'en procurer, nous avons examiné sur les lieux pendant cette visite les plus intelligentes et les plus considérables personnes avancées en âge que nous avons pu rencontrer sur ceux (*ce*) qu'elles avaient vu elles-mêmes ou qu'elles avaient apprises de leurs pères, ce qui va déjà bien loin car les gens de ce pays-là d'ordinaire vivent fort longtemps, et nous avons conversé sur ce sujet avec quelques-uns âgés de près de cent ans. Et voici ce qu'on en peut connaître avec (*le*) plus de certitude :

“ Que la Réforme prétendue (qui fut commencée en Ecosse en 1558 et 1559 et établie en 1560) ne parvint pas jusqu'aux montagnes et aux isles que plusieurs années après. Les ministres n'étant que peu au commencement se cantonnèrent dans les pays les plus commodes ;

“ Que quelques-uns de leurs anciens pretres les servirent et firent leurs fonctions ordinaires jusque environ l'an 1600. En Bovray, quoique le prieur se maria, il ne laissa pas de continuer une espèce de (*service*) catholique et de faire servir le peuple d'ordinaire par ses chapelains ;

“ Que le défaut de pretres, et de missionaires fut la cause principale de la décadence de la véritable religion, parce que les anciens pretres étant morts, et les missionaires qui venaient des collèges des pays étrangers ne sachant pas leur

langue, et n'ayant pas d'évêque pour en ordonner dans le pays, ni d'école pour les former, ni de commerce avec les collèges de dehors, ils étaient insensiblement tombés plutôt dans une privation ou cessation de culte publique et une ignorance de religion, que dans l'hérésie, dont l'attaché qu'ils ont naturellement pour ce qui est ancien, et le mépris qu'ils ont pour les nouveautés, les éloignaient ;

“ Qu'avant qu'il y eu (*eut*) des ministres plantés parmi eux, il y avait une espèce de gens vagabonds qu'on appelle clercs ou lecteurs qui allant de ça et de là faisaient les bâtêmes et les mariages ; qu'il était venu cependant quelques religieux irlandais tantôt d'Irlande tantôt des pays catholiques qui avaient entretenu la mémoire de la religion ancienne parmi eux, mais il (*ils*) ne restaient que peu de temps dans le pays (En effet on trouve que dès que la Congrégation de la Propagande fut établie, on pensa à nos montagnards et on y destina des Franciscaïns ou Récollets irlandais) ;

“ Qu'un évêque protestant des isles nommé Leslie avait beaucoup fait de tort à la véritable religion dans ces pays, il y a environ 60 à 70 ans, chassant et persécutant les prêtres et les catholiques ; qu'environ le temps du Covenant, la tribu de MacCloud était tombée dans l'hérésie, le chef de la tribu (laquelle avait persisté constamment dans la foi jusqu'alors) ayant été perverti par son éducation dans une école protestante ;

“ Que la plupart des autres tribus, principalement les Macdonalds et les Macneils avaient toujours été persuadés que l'ancienne religion était la meilleur lors même que n'y ayant que peu ou pas des missionnaires l'exercice de la religion était interrompue parmi eux, en sorte que quand il leur en revint, ils les suivirent sans hésiter et reconnurent la religion sans difficulté.

“ Enfin il nous a paru clairement que la défaillance de la

religion dans les montagnes avait été causé par le défaut d'écoles et de missionnaires. Car n'y ayant plus d'écoles catholiques les gentilshommes et les principaux personnages étant élevés aux écoles protestantes, ils apprenaient avec les lettres la haine et l'aversion pour la foy qu'on tâchait de leur inspirer. Et n'y ayant pas de pretres ces peuples sont tombés premièrement dans l'ignorance, et n'étant point instruits, ni fondés dans la foy ils ont été plus aisément exposés à tourner du costé qui favorisait leurs intérêts temporels, de sorte que c'est un coup de Providence peu commune qu'ils n'ayent été tous pervertis.

“ Il y a longtemps qu'on a remarqué tout cela, et nos prédecesseurs ont tâché d'y remédier en procurant que la Propagande y envoya des missionnaires; mais ceux qui y furent envoyés n'étant d'ordinaire que quelques franciscains Irlandais peu instruits, ou peu zélés, n'y firent pas grand fruit et même n'y demeurèrent que fort peu. Ce fut M. White ce saint et zélé prêtre qui avec le secours d'un autre pretre, et assisté du zèle et de la protection de feu Milord Macdonald rammena sur la fin de Cromwell et du temps du Roi Charles II presque sans difficulté la pluspart des Macdonalds et des Macneils. A lui succéda M. Rattray alias Munro, qui a beaucoup travaillé parmi eux, comme il fait encore aujourd'hui quoique beaucoup âgé.

“ On envoya ensuite des pretres Irlandais de temps en temps mais comme le climat est bien différent du leur, et notre manière de vivre bien plus dure la pluspart n'y demeurèrent que peu d'années et s'en retournèrent dans leur pays. Il y en eurent pourtant qui par zèle et affection pour leur ministère restèrent jusqu'à la mort nonobstant toutes ces difficultés, entr'autres M. Devon cet excellent prêtre qui est mort saintement dans les montagnes, et M. Cahassy son compagnon en zèle et en travaux qui y est encore mais accablé

d'infirmités. On y regrette entièrement encore aujourd'hui M. Angus Macdonald de la famille de Mozdart, qui fut élevé (aussi bien que M. Munro) dans le collège de Paris, et qui mourut peu de temps après son retour en Ecosse, dont on aurait peu (*pu*) attendre un fruit extraordinaire par son zèle et sa parentée avec les plus considérables familles. Ce fut principalement un peu avant la dernière révolution du temps que notre Roy était sur sa thône qu'on envoya avec beaucoup de dépense bon nombre de missionnaires Irlandais pour servir dans les montagnes. Messieurs Devon et Cahassy en étaient et M. Morgan missionnaire savant et zélé qui a servi depuis ce temps avec beaucoup de capacité de fatigue et de fruit.

“ Les autres pères Irlandais sont de l'ordre de Saint-François, comme Messieurs Oshiel et Logan venus de France. Mais il y en a trois autres du même ordre venus d'Irlande dont la pure nécessité nous oblige de nous servir : car la dureté de la vie qu'il faut mener dans ce pays, et principalement la difficulté d'y voyager, effraya tellement les personnes qui n'y sont point accoutumés que l'on ne scaurait presque plus trouver de prêtres Irlandais qui y veuille venir, n'y ayant en effet que les natifs du pays qui pourraient y servir avec le plus de succès et en supporter les fatigues, parce que l'air et le terrain leur sont naturels. C'est pourquoi il y a longtemps que l'on tâche d'en former pour l'état ecclésiastique; mais si on ne les prend de leur plus tendre jeunesse, on n'y réussit guère souvent. Car dès qu'ils ont la force et l'âge de pouvoir porter les armes, il n'y a guère moyen de les ramener et de les faire appliquer. Le seul moyen ou au moins le plus sur est de les appliquer à l'étude dès leur jeunesse et de les y tenir jusqu'à ce qu'on les puisse envoyer dans les pays catholiques pour les achever.

“ C'est ce qu'on tâche de faire par l'établissement des écoles dont on a fait plusieurs tentatifs. Un Ecossais nommé



Cheyn en a tenu une il y a plus de vingt ans avec beaucoup de succès. Depuis on y a envoyé quelques Irlandais pour en tenir, mais ils n'ont rien fait qui vaille, n'ayant ni le génie, ni l'inclination pour y réussir. Et on nous faisait à croire qu'il y avait bien des difficultés à avoir des écoles dans les montagnes ; cependant nous avons trouvé tout le contraire, les gentilshommes de ce pays-là qui ont des enfants, étant dans un empressement pour en avoir dans leur cantons, pourvu qu'on voulut y envoyer des habiles maîtres et les y entretenir.

“ Nous ne sommes pas en état, comme chacun sait de fournir de maîtres, ni l'entretien à beaucoup : j'en ai entretenu un dans les montagnes voisines sur ce qu'un ami me procura : et sur ce que leur Ma<sup>t<sup>rs</sup></sup> eurent la charité de nous envoyer à cette intention, il y a quelque temps on a entretenu les autres et quelques enfants de famille dont les biens avaient été ruinés dans la bonne cause. George Panton, élève du collège de Paris tiend une des écoles depuis quelques années avec un succès et un habilité dont on n'a pas vu de semblables dans ces pays et il a eu un grand nombre d'écoliers dont quelques-uns sont de bonne famille et donnent de grandes espérances et sont prêts d'être envoyé au collège de Paris dès qu'on y pourra trouver place. Et nous espérons, pourvu qu'on puisse trouver moyen de faire subsister les écoles, de fournir de bons sujets à mesure qu'on les pourra recevoir : en sorte qu'avec le temps (l'outre l'avantage d'avoir des jeunes gentilshommes du pays hors le danger d'être pervertis) les montagnes et les isles pourraient être fournis de missionnaires natifs avec bien moins de dépense et plus de fruit.

“ Et assurément après avoir taché de bien connaitre et de nous instruire du génie et des coutumes de ces pauvres peuples, il serait bien dommage qu'ils ne fussent point secourus et servis. Car ils ont naturellement beaucoup de respect pour les prêtres, et ils leur rendent une obéissance bien plus exacte

que dans nos plats pays. Et on a été étonné quelquefois qu'étant comme ils sont naturellement critiques et assés clairvoyant sur les moeurs et les défauts des pretres, ils leur ont souvent rendu le respect lorsque quelques-uns d'eux ne méritaient rien moins. Ils les assistent aussi de ce qu'ils ont assés libéralement mais il n'y a guère que les natifs élevés de la manière dure et accoutumés aux vivres grossiers dont ils se servent à qui leur libéralité pourrait être beaucoup utile.

“ Ils sont fort exactes (ce qu'on n'est pas dans le plat pays) à observer les festes et ils observent celles de plusieurs saints que nous ne festons plus, quoiqu'on les faisait autrefois dans l'Eglise d'Ecosse, comme St-Colombe, St-Finan, etc. Et quelques gentilshommes de grand mérite nous ayant assurés que le décret obtenu depuis peu pour la diminution du nombre des festes choquerait le peuple de ce pays-là et leur causerait du scandale, nous avons été obligé de les laisser dans leurs usages. Ils sont fort exacts observateurs du jeune principalement en caresme ne mangeant alors par ordinaire qu'une seule fois le jour et cela sur le soir. La pénitence publique pour les crimes publiques et scandaleuse comme la fornication et semblables, y a été pratiquée de tout temps comme elle l'est présentement ; on leur a seulement prescrit un ordre plus conforme aux usages de l'Eglise et on y a aboli par des règlements faits dans quelques assemblées de nos missionnaires du clergé il y a environ vingt ans, une coutume apportée apparemment d'Irlande dans les montagnes selon laquelle on disciplinait publiquement le pénitent. On a oté cette coutume comme étant contraire à la modestie à l'humanité et à l'usage commune de l'Eglise.

“ Les pretres nos prédécesseurs ont été nécessités (pour ainsi dire) de retenir selon que nous avons plus ou moins de liberté d'assemblée l'usage exacte de la pénitence publique pour les crimes scandaleux aussi bien en plat pays que dans

les montagnes par une raison qui est particulièrement pour ce royaume sans parler de l'usage et des ordonnance de l'Eglise. Les protestants la pratiquent dans leurs assemblées avec exactitude, et pour peu qu'on y manque parmi les notres, ils en font un sujet d'invective et de calomnie, comme s'il était besoin de rien parmi nous pour obtenir le pardon des crimes que de s'en confesser, et d'ordinaire il n'y a rien qui scandalise plus les protestants et les faibles catholiques que de manquer à cette pratique. En sorte que ceux même parmi les missionnaires qu'on estime les plus faciles ne manque guère de faire observer cette pratique de la discipline, mais elle a toujours été exactement observée dans les montagnes où les peuples sont plus soumis et la liberté des assemblées est ordinairement plus grande.

“Cependant la disette de bons pretres et ce qui en est une suite, le défaut d'instruction et l'ignorance ont bien causé de dérèglements dans les montagnes comme la tiédeur, la diminution de respect pour les choses saintes, en quelques lieux des superstitions et des vaines observances. Entre autres, ce qu'ils appellent la seconde vue (*second sight*) paraît bien extraordinaire et presque mervoyable (*incroyable*), si l'on n'en avait des preuves à n'en pouvoir douter. Ce sont des visions, ou plutôt une espèce de divination par laquelle quelques-uns d'entre eux voyent comme présents certains événements futurs et les prédisent longtemps avant qu'ils arrivent, comme la mort, un enterrement, l'arrivée d'une personne, une bataille, etc., et il leur semble qu'ils y voyent ces événements présents tout de même manière et avec les memes circonstances de tems, des lieux, des personnes et des habits comme ils arrivent en effet dans la suite.

“On en a examiné quelques-uns pendant la visite et des témoins dignes de foy, et quoique personne ne doute, pas meme parmi les protestants parmi lesquels cette vision est

plus commune, que cela ne vienne du malin esprit, cependant, on a trouvé souvent que des personnes d'ailleurs assés innocentes, et réglées, et dont on scavait par les voyes qu'on le peut savoir, qu'elles n'avaient fait aucun pacte avec le démon par elles-mêmes, qui ne laissaient pas cependant de souffrir cette passion : je l'appelle passion parce que beaucoup de gens souffrent ces visions malgré eux et voudraient bien en être délivrés. Car d'ordinaire les événemens qu'ils voyent sont tragiques et les effrayent ; mais on prétend que l'expérience fait connaître que cela vient de père en fils sans que ces derniers y aient aucune part. Ils en sont quelques fois délivrés par les prieurs et les exorcismes accoutumés dans l'Eglise et appliqués par les pretres : et on leur a conseillé de plus de ne pas parler à personne de ce qu'ils voyent de cette sorte, parce que cet esprit superbe s'entretient de cette vanité de gémir devant Dieu, et de le prier souvent et avec ferveur de les garantir de toutes les illusions du démon ; et par ces moyens-là ils se sont sentis souvent secourus.

“ On accuse souvent les montagnards de brigandages et de pilleries publiques, ce qui est assés vray des Camerons (*clan* Camerons) et semblables qui n'ont point de religion, mais nous en avons pas tant découverts parmi les catholiques. Et ce qui est extraordinaire la restitution s'y pratique fort exactement par les soins des pretres qui font fort bien leur devoir en cette matière et trouvent plus de docilité qu'on ne croirait. On les accuse aussi d'être irréconciliables dans leurs inimitiés, mais cela doit s'entendre des querelles d'une *clanne* ou *miln* à une autre, ou quand on a tué quelqu'un de leur famille ou parent parce que la justice ne se rend pas si aisément dans ces lieux éloignées des tribunaux ils la font souvent eux-mêmes ; mais à l'égard des injures personnelles, ils sont aussi aisément portés à les pardonner que le reste du genre humain, à mesme qu'ils ont plus ou moins de foy et de religion.

“ Ce fut dans la visite qu'on découvrit principalement tout ce qu'on vient de raconter de l'état de ces peuples et qu'on tacha de régler toutes choses autant que le temps et nos circonstances le permettaient pour les affirmer (*affermir*) dans le bien et remédier aux maux les plus pressants. ”

Dieu nous garde de penser, ou même d'insinuer à ceux qui auraient éprouvé quelque intérêt à la lecture de ce texte, que le catholicisme d'Erin n'est pas sincère ! Quand on a subi l'ostracisme et le martyre dont ses enfants furent victimes, on a le droit de lever haut la tête et de se glorifier de l'appui qu'on a prêté à l'Eglise. Seulement, on n'a peut-être pas celui de revendiquer les conquêtes opérées par la foi sur les terres étrangères, quand, à sa porte même, on n'a pas osé affronter la vie dure des montagnes de l'Ecosse.

Des manuscrits comme ceux que nous venons de lire prouvent jusqu'à l'évidence que l'esprit de religion et l'esprit d'apostolat, la préservation de la foi chez soi et l'expansion de cette foi chez les autres, sont deux choses différentes. Certains peuples ont surtout l'instinct de la conservation, d'autres celui du prosélytisme. L'Irlande possède le premier, la France brûle du second : *Non fecit taliter omni nationi !*

Emile CHARTIER.

---

## Associations étranges

---

**D**ANS mes courses à *travers la nature*, j'ai déjà signalé aux lecteurs de la *Revue Canadienne* plus d'un fait étrange. La nature est pleine en effet de faits et de choses étranges. J'en sais peu qui le soient davantage, et par conséquent d'une étude plus intéressante, que certaines associations ou certains compagnonnages entre animaux de taille et de moeurs fort différents. Quel contrat mystérieux, tacite ou instinctif, lie entre eux, par exemple, le lion d'Afrique avec le gazurès, le ratel du Cap avec le coucou, le crocodile d'Egypte avec le trochillus, le buffle ou le rhinocéros des solitudes africaines avec le bufaga ? Rien de plus curieux que ces bails à vie, auxquels on est fidèle toujours de part et d'autre, chez nos frères inférieurs, beaucoup mieux que ne le sont les humains aux conventions faites par devant notaire.

A tout Seigneur tout honneur : commençons par messire lion, le roi des fauves d'Afrique. Il a pour compagnon ordinaire un tout petit oiseau, qui est comme son bon génie, son gardien, son protecteur et son serviteur . . . Cependant que le fauve royal se tient blotti derrière les sources claires, attendant sa proie, le gazurès à l'aile blanche voltige en gazouillant autour de l'énorme crinière de sa majesté. Et dès qu'apparaît l'antiloppe, timide et légère, qui vient se désaltérer à l'onde pure, l'oiselet jette un cri bizarre, qui annonce au roi du désert qu'il est servi. Ainsi prévenu, le lion se "ramasse" et bondit sur l'innocente victime. Mais pourquoi le gazurès fait-il de la sorte fonction de sentinelle et d'espion ? Ah ! c'est qu'il y trouve son compte. Le lion, en effet, en convive bien

appris, n'achève jamais de dévorer sa proie. La chair délaissée se décompose rapidement et se couvre de vers gluants, dont l'oiseau se régale avec volupté.

Le coucou n'en agit pas autrement pour son compagnon le ratel du Cap. Celui-ci, puissant animal, à l'épaisse fourrure, est par instinct grand voleur de miel et grand mangeur d'abeilles. Le coucou indicateur, par son vol et par son cri, le guide vers les ruches convoitées, qu'il a bientôt fait de découvrir dans les cavernes. Le ratel accourt donc au cri de son curieux associé, il renverse les ruches, les pille brutalement, et, sans se soucier des dards dont elles usent pour se défendre, avale les abeilles comme des dragées. Son festin terminé, il s'en va, le pillard, ventre arondi et museau tout barbouillé, digérer tranquillement dans un buisson de mimosas. Et le coucou, me demandez-vous ? Ah ! il n'a pas simplement travaillé pour le roi de Prusse ! Il descend de son arbre et se met à table. Les reliefs du carnage lui suffisent. Gloutonnement, il plonge son bec avide dans le miel répandu tout autour des ruches renversées. N'ayez crainte, à la première occasion, il saura recommencer. Il y trouve trop son profit.

Du Cap montons en Egypte. Et voici un autre oiseau, le trochillus, qui se fait, lui, le pourvoyeur fidèle et dévoué de ce monstre formidable de laideur qu'est le crocodile. Cependant que le gigantesque et hideux saurien flotte comme une poutre sur les eaux du Nil, ou encore s'étale comme une racine énorme sur le rivage ensoleillé, l'oiseau fait le guet. Sitôt que le chasseur apparaît, le trochillus jette un cri d'alarme et le crocodile plonge pour éviter son mortel ennemi. Mais comment l'oiseau est-il récompensé du service rendu ? Voici. Quand le saurien revient étendre au soleil sa livide

cuirasse et qu'il sommeille sur la rive, il ouvre à la brise du vieux Nil sa large gueule... Et dans cette gueule tout un essaim d'insectes s'agitent qui le tourmentent de piqures, l'agacent et parfois l'affolent. Alors, le trochillus à l'aile blanche pénètre dans la gueule béante et s'y installe comme chez lui. Il dine, le veinard ! et superbement encore, car il est extrêmement friand de ces petites bêtes qui font le tourment de son associé. Notez, je vous prie, que ce fait est connu depuis longtemps. Hérodote l'a signalé, et Geoffroy Saint-Hilaire, membre illustre de l'expédition scientifique qui accompagna Napoléon en Egypte, l'a constaté. Saint-Hilaire a nommé l'ancien trochillus le pluvier d'Egypte.

Mais de tous les oiseaux-avertisseurs, le plus étrange et le plus curieux, c'est le bufaga, l'ami du buffle et du rhinocéros, qu'on trouve encore nombreux dans les solitudes africaines. C'est un oiseau délicat et charmant. Si petit qu'il soit — il n'est guère plus gros qu'un pinson—ses énormes amis lui ont dû plus d'une fois la vie. Guettés constamment par le lion vorace, poursuivis par les carnassiers affamés, harcelés par le chasseur, le buffle et le rhinocéros, ces gigantesques parias des déserts de l'Afrique, auraient fini, je pense, par disparaître, s'ils n'avaient eu pour les défendre à sa façon ce joli petit oiseau qui s'appelle le bufaga. Les coutumes de l'une et de l'autre bête sont curieuses. C'est le plus étonnant, ai-je dit, des compagnonnages. Autant le buffle ou le rhinocéros, surtout celui-ci, est gros et laid, autant le petit oiseau est délicat et charmant. Et il va, sans crainte aucune, au-devant de son colossal compagnon, voltige autour autour de sa tête hideuse, se pose en chantant sur ses cornes, trottine sur sa croupe, en un mot, ne le quitte pas, mais veille sur lui avec un flair merveilleux. Je dis : veille sur lui, et c'est vrai. Il évite à son ami toute une série d'embûches



et de périls, mettant en défaut les chasseurs et les fauves. Quand le buffle ou le rhinocéros, en effet, court un danger quelconque, le bufaga jette un cri perçant que l'écho répète, et l'autre de fuir, emportant sur son dos ou sur sa corne la curieuse petite sentinelle, toute fière de son triomphe. Mais ici encore, l'observateur se pose la question : Est-ce par charité pure ou par intérêt que le bufaga se montre si vigilant ? Eh ! voilà, le buffle ou le rhinocéros lui donne en retour le gîte et le couvert, ce qui est bien quelque chose. Le corps même du géant est tout grouillant d'insectes, de myriades d'insectes, dont le bufaga est particulièrement gourmand. C'est pour lui nourriture exquise et table toujours servie. L'ami qu'il protège ou avertit en cas d'alerte, c'est le fournisseur inépuisable, ou, si vous voulez, c'est le garde-manger !

Donc, gazurès, coucou, trochillus ou bufaga sont beaucoup plus des bienfaiteurs que des protégés. Mieux encore, ce sont des associés du lion, du ratel, du crocodile, du buffle ou du rhinocéros. Les fauves ne sauraient se passer des oiseaux, soit ! Mais les oiseaux y trouvent large profit ! N'est-ce pas qu'ils sont curieux ces compagnonnages et qu'elles sont étranges ces associations ? Au fond, ne sont-elles pas aussi des leçons instructives ? Et, perçant à jour les sympathies trompeuses ou les amitiés imaginaires, n'est-ce pas avec raison que La Rochefoucauld a voulu ramener la plupart des belles actions à un seul motif, l'intérêt ? On vient de voir que chez certaines bêtes cela semble bien être une loi de nature. Et chez les hommes est-ce bien différent ?

Non, sans doute. Seulement chez les hommes, au-dessus de l'instinct, il y a la raison et le cœur, et, depuis le christianisme, il y a la vertu et la charité. L'homme seul peut s'élever au-dessus de lui-même.

LUC DUPUIS.

# Le Mouvement économique

---

## L'ECONOMIE POLITIQUE EST-ELLE UNE SCIENCE ENNUYEUSE ET ABSTRAITE ?

---



Thiers disait, en 1850 : “ L'économie politique est un genre de littérature plus ennuyeux que les autres ”. Il oubliait, pour le plaisir de faire un mot, les articles étincelants d'esprit narquois et sarcastique de l'auteur des *Harmonies Economiques*, Frédéric Bastiat, qui fut l'égal de Paul-Louis Courier et le plus rude adversaire de Proudhon. Ces mots de grands hommes sont amusants. Ils passent d'autant plus facilement à la postérité que c'est elle, le plus souvent, qui les inventa. Celui que l'on attribue à M. Thiers est bénin. S'il le prononça vraiment, c'est qu'il avait conçu de l'humeur des attaques dirigées contre lui par quelque obscur blasphémateur sociologue. Il ne faut pas tenir rigueur aux politiques : ils sont des hommes et qui le prouvent. Et puis, M. Thiers a fourni là une citation facile à ceux qui veulent écrire sur la science économique. Son mot se place bien. Il se revêt de l'autorité d'un homme d'Etat célèbre ; et c'est un double plaisir de le rappeler pour montrer aussitôt combien il est injustifié.

L'économie politique n'est pas une science ennuyeuse. Certes, telles oeuvres d'économistes ne sont pas exemptes de longueurs ni d'obscurités. Il en est même qui sont, de ce point de vue, déconcertantes. On lit très peu, si même on consent encore à le lire, le *Tableau Economique* du docteur Quesnay, lequel marque le point de départ de l'Economie moderne. Il

est souvent incompréhensible, et les plus assurés ne s'y sont pas attaqués impunément. De même l'économiste anglais David Ricardo n'a pas toujours su trouver le chemin de la clarté. Il est de ceux qu'il faut relire. Ce sont là des exceptions. La plupart des économistes ont recherché la forme. Les Anciens ont exprimé leurs idées sur la richesse avec une netteté et une précision qui nous étonnent. Adam Smith et Turgot ont été des écrivains agréables et goûtés autant que des économistes sévères. Les livres de Necker sur les *Finances du Royaume* exercèrent un singulier attrait : on raconte même que les femmes, en les lisant, versaient des larmes abondantes !

Le XIXe siècle a produit une pléiade d'économistes, restés célèbres autant par leurs doctrines que par leur façon de les traduire, à la fois élégante et sobre. Cette science ennuyeuse a même nourri l'éloquence. Les questions économiques et sociales ont été portées à la tribune. Faut-il citer les discours de Lamartine, de M. Thiers même, de Montalembert, de M. de Villèle, d'Emile Ollivier, de Gambetta, de Waldeck-Rousseau, du comte de Mun, de M. Clémenceau, de Jules Roche, du sénateur Méline, d'Alexandre Ribot, de Jules Delafosse, de Paul Deschanel, et de tant d'autres ? Faut-il rappeler les succès retentissants de Richard Cobden et de John Bright ? Je citais plus haut Frédéric Bastiat. Il fut un journaliste plein de couleur et d'à-propos. Sa *Pétition des Fabricants de Chandelles*, réclamant le régime des volets fermés à cause de la concurrence que leur fait le soleil, est demeurée classique à bon droit. M. Léon Say, ministre des finances, a su communiquer de la vie aux questions les plus arides. Son style est riche, alerte, juste et précis.

Parmi les économistes français contemporains, comment ne pas mentionner au premier rang M. de Foville, M. Stourm,

M. Paul Leroy-Beaulieu, M. Charles Gide, M. Emile Cheysson? M. De Foville est secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques. Ses rapports annuels sont attendus impatiemment. Le livre qu'il a consacré à la *Monnaie* est rempli de souvenirs personnels, d'allusions historiques, de citations heureuses. M. René Stourm hérita des qualités de M. Léon Say. Ses ouvrages sur le *Budget* et les *Systèmes d'Impôts* sont des modèles d'exposition. M. Paul Leroy-Beaulieu est plus connu. Pour plusieurs, il incarne l'économie politique. De fait, il a beaucoup écrit. Ses livres sur le *Collectivisme*, *l'Etat moderne et ses Fonctions*, la *Colonisation chez les Peuples modernes* sont aussi intéressants que ses grands traités. Il évite avec soin d'être sec. Il multiplie les détails. Il est exact sans raideur. M. Charles Gide, chargé du cours d'Economie Sociale à la Faculté de Paris, est aussi de ceux qu'il faut relire, mais avec plaisir et profit. C'est un philosophe autant qu'un économiste et qui s'exprime avec l'aisance d'un professeur de littérature. Esprit ouvert et curieux, il n'est pas de question nouvelle qu'il ne discute. Ses manuels contiennent la synthèse des connaissances économiques. Ils sont remarquablement composés. Ce sont des livres de chevet. M. Cheysson, mort il y a deux ans, avait été secrétaire de Frédéric LePlay. Il fut lui-même le type de l'ingénieur social. D'une activité extraordinaire, il prêta sans compter l'appui de son érudition, de son expérience, de son amour des humbles et des déshérités. Il était partout. Sa parole était sincère et douce. Il émaillait volontiers ses discours de réminiscences littéraires ou de comparaisons techniques. Nous ne pouvons nous rappeler son enseignement sans une profonde émotion. Il est de ceux dont on demeure toujours le disciple.

Il convient d'arrêter là cette nomenclature qui serait longue encore s'il fallait la compléter. Nous avons passé sous

silence des sociologues de grand renom : Auguste Comte, singulièrement fécond, Frédéric LePlay, Hippolyte Taine et, plus près de nous, Etienne Lamy, le délicieux auteur de la *Femme de demain*, Georges Goyau qui consacra ses recherches patientes et lumineuses à l'étude de l'évolution des idées et des partis en Allemagne, Victor Giraud, portraitiste des *Maîtres de l'heure*, et, enfin, Anatole Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut et directeur de l'École des Sciences politiques. Nous avons applaudi, il y a quelques années, M. Anatole Leroy-Beaulieu, lors de son court séjour à Montréal. Il aurait rimé quelques vers, au début de sa carrière, et conserverait, au fond de ses tiroirs, une ébauche de roman, comme naguère Taine et Renan, que nous n'en serions pas étonné. Aucun homme ne possède mieux que lui ce que l'on est convenu d'appeler la politique *mondiale*. Il s'est renseigné sur place. Il a visité le monde dont il parle. Il connaît, peut-être mieux que le Czar, l'empire de toutes les Russies. Il est par-dessus tout épris de justice. C'est un modéré qui voudrait voir régner dans la société la paix au sein de l'ordre respecté. Il faut relire sa conférence sur le socialisme et ce qu'il appelle les "doctrines de haine". Ces pages sont éloquentes, animées d'un souffle large, et dégagées de toute préoccupation de caste. Avec la plus grande autorité, M. Leroy-Beaulieu continue aujourd'hui l'oeuvre de régénération commencée par M. Boutmy, au lendemain de la guerre de 1870. C'est un sage dans la pleine acception antique du mot.

Ce fait nous paraît caractéristique que la littérature elle-même s'est tournée vers la sociologie et l'économie politique, pour y puiser. Le roman est devenu social ainsi que le théâtre. Les écrivains se sont complus dans la description détaillée, et le plus souvent attendrie et sympathique, des maux dont souffre notre société. L'emploi de jeune premier ou de grand premier rôle, tenu jadis par un gentilhomme, un ingé-

nieur ou un explorateur retour d'Afrique, est aujourd'hui dévolu à l'industriel, au paysan, parfois au simple manouvrier.

Nous voulons indiquer seulement cette tendance nouvelle de l'effort littéraire. Les romanciers sont vraiment des manières de sociologues. Ils brodent sur des thèmes sociaux, et leur imagination n'en paraît pas toujours alourdie. Leurs personnages discutent, près de la cheminée, sur des sujets graves. On parle salaire, grève, hygiène, retraites ouvrières, syndicats. Le féminisme est une mode. Il y a toujours, fourvoyé quelque part, un théoricien socialiste à qui le futur ministre obligé de tous les romans donne une réplique nonchalante. C'est le nouveau petit frisson. Les foules même ont envahi la littérature. On leur a découvert une psychologie qu'elles ne se soupçonnaient pas. Paul Adam aime les manières et le théâtre d'Emile Fabre en déborde. Allons plus loin. Il y a des romans qui sont d'abord des thèses ou des oeuvres de combat. Voyez les *Morts qui parlent*, *l'Etape*, *la Terre qui meurt*, *la Peur de vivre*, *l'Homme qui a perdu son moi*, *le Flambeau*. Eugène Brieux est un dramaturge doublé d'un conférencier. Enfin, signe encore plus évident, la même année, l'un tout près de l'autre, Paul Bourget et René Bazin publiaient, l'un *Sociologie et Littérature*, l'autre les *Questions littéraires et sociales*.

Nous touchons ainsi aux critiques. Par une sorte de réaction, ils ont emboité le pas. Emile Faguet écrivit des livres de doctrine en même temps que des chroniques théâtrales; et si René Doumic est resté plus rencogné, s'il s'est tenu plutôt sur le domaine littéraire, il ne pouvait pas, étudiant l'oeuvre de Georges Sand, oublier qu'elle fut féministe à la mode romantique et qu'elle écrivit, tout comme Balzac, les premiers romans sociaux. Faut-il enfin rappeler Ferdinand Brunetière et qu'il ne crut pas déroger à son rôle

de critique en devenant un des plus vigoureux sociologues des temps présents ?

Les lettres consacrèrent donc l'économie politique que vouait au perpétuel ennui l'insoucieux dédain de M. Thiers. L'Économique pouvait-elle espérer être ainsi vulgarisée par l'art ? Elle en est comme rajeunie. L'art même n'a rien perdu : il s'est renouvelé.

\* \* \*

L'économie politique est-elle même une science abstraite, comme on le croit si facilement ? Non pas. Il conviendrait d'établir évidemment quelque distinction. Des traités d'Économique ont l'apparence de traités d'algèbre. Ils sont, à dire vrai, peu nombreux. On y a mis force chiffres et formules, et d'interminables équations qui chevauchent entre les marges, le long des pages. Les lignes géométriques s'entr'croisent et forment d'étranges arabesques, car on y étudie les courbes et si elles sont concaves ou convexes. Le profane referme ces livres, de découragement :

Vous m'offrez du brouet quand j'espérais des crêmes.

Il demandait des éclaircissements sur des problèmes d'un ordre pratique. On lui répond par a *plus* b. Rien d'étonnant qu'il se lasse ayant autre chose à faire, le plus souvent, que de rechercher la raison mathématique de la société.

Ce n'est pas le moment de critiquer cette méthode, chère à Vilfredo Pareto, Stanley Jevons, Walras et autres. Elle peut présenter un certain intérêt. Les chiffres sont positifs, inflexibles. Leur alignement est rigide autant qu'impressionnant. Si donc le nombre, par une gymnastique savante et sûre, établit la vérité d'une loi économique, il apporte à la

science un appui sérieux; il constitue une sorte de démonstration ultime, indiscutable, un *dernier* argument. Il pose l'esprit sur une base inébranlable. On peut même, se dit-on, démontrer ce fait par une opération mathématique; et on en conçoit plus de sécurité. Les lois de la vie et de la mort ont été mises en *tables*. Le hasard même, ou ce que l'on croyait être tel, obéit à des principes qui n'ont rien de capricieux et que les géomètres se flattent d'avoir fixés.—Il se peut.

Doit-on croire pourtant que l'étude des phénomènes économiques nécessite une connaissance approfondie des barres et des ronds? Rien de tel. L'Economique n'est pas, essentiellement, une science abstraite. Elle est avant tout une science d'observation. Elle est très proche de la vie qu'elle s'efforce à pénétrer. Elle tient compte d'abord des *faits* et si elle énonce des principes c'est à la condition de les étayer d'observations nombreuses et variées.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Les premiers économistes ont été trop souvent de purs théoriciens. Ils se tenaient éloignés de la réalité, cultivant leurs idées dans leur cabinet de travail. Ils posaient d'abord une loi, en suivaient les répercussions profondes et concluaient à sa rigidité. Leur a-t-on assez reproché leur tour d'ivoire et cet *homo economicus* qu'ils ont imaginé pour le nourrir de leurs abstractions! Ils ont été la cause que l'on a fait à l'Economique ce reproche, dont elle a eu tant de mal à se justifier, d'être une science inhumaine, impassible au milieu des misères qu'elle constate, si même elle ne les a pas suscitées.

Mais ces auteurs écrivaient pour leur époque. Ils ont été soucieux de liberté, réclamant le libre jeu de ces lois naturelles auxquelles il leur paraissait que l'univers est inéluctablement soumis. De fait, des contraintes de toute espèce gênaient l'essor économique. Partout des barrières s'élevaient. Les économistes luttèrent là contre. Ils réussirent, non sans



peine, et gagnèrent petit à petit que le champ de l'initiative fut élargi et que certaines libertés fussent reconnues : liberté du travail, liberté du commerce intérieur, puis du commerce extérieur. Adam Smith écrivait sans trop d'espoir : l'Angleterre était bardée de protection. Pourtant, peu après la mort du philosophe économiste, ses idées triomphaient ; Huskisson accomplissait ses premières réformes tarifaires, et Cobden engageait la lutte, à la tête de la Ligue de Manchester, pour l'abolition des *lois-céréales*.

Ces premiers théoriciens ont secoué l'opinion. Leur influence fut considérable. Ils ont, en libérant la concurrence, précipité l'avènement de l'industrialisme moderne. Fort bien. Cependant cet industrialisme n'alla pas sans inconvénients. La liberté, poussé à l'extrême, érigée en précepte intangible, parut intolérable, néfaste, ruineuse. Il fallût réagir et ne plus se contenter du *laissez faire*. On réclama l'intervention de la loi dans le domaine économique : la concurrence fut limitée, le travail règlementé, l'industrie surveillée. Malgré cela, quelques auteurs n'abandonnèrent pas d'être optimistes. Ils prêchaient quand même la théorie pure et l'harmonie naturelle des intérêts, et croyaient trouver dans une doctrine transcendante, abstraite, nécessaire, la source des énergies productrices. Qui voudra s'en étonner ? On ne répudie pas facilement sa propre pensée, on ne se détache pas subitement de ses opinions. Les théories ont la vie dure.

Ce mépris des faits n'existe plus. Au contraire, le fait nous fascine et nous retient uniquement. Auguste Comte le mit à la mode ; Frédéric LePlay partit à travers le monde, à sa recherche ; Taine le porta sur ses fiches avec la patience d'un collectionneur ; Pasteur le poursuivit jusque dans les infiniment petits ; Claude Bernard se fit le critique avisé de la science expérimentale ; tandis que Flaubert et toute l'école réaliste s'efforçaient à faire des romans avec ces fameuses

tranches de vie qui exaspéraient tant Ferdinand Brunetière. Depuis, la science a continué de s'attacher à la réalité. Rien autre ne la préoccupe d'abord. Elle n'aime plus guère les hypothèses depuis que toutes celles qu'elle a échafaudées menacent de s'écrouler ou s'écroulent effectivement. Elle part des faits et non plus tant des idées. Elle observe avant que de généraliser. C'est une toute autre méthode et c'est la meilleure.

L'économie politique est donc une science d'observation qui prend son bien dans la réalité. Non pas, hâtons-nous de le dire, que le raisonnement en soit banni. Recueillir des faits pour le seul plaisir de les accumuler serait un travail fastidieux et vain. On doit les grouper, les coordonner, les analyser, les juger. L'herboriste est un classificateur : il range ses herbes mortes et son herbier contient des espèces soigneusement étiquetées, en ronde, au haut des pages. L'intellect éclaire le soin de ce savant. Le collectionneur même ne recherche pas seulement la satisfaction de sa douce manie. Il ordonne, il catalogue avec amour. S'il poursuit partout et avec une inlassable persévérance la pièce qui lui manque, c'est précisément qu'elle doit ajouter à l'harmonie logique de cet ensemble : une collection ! Quoiqu'on accomplisse, le raisonnement est un guide nécessaire. C'est le fil conducteur. Il dégage la pensée de la succession des faits.

Comment l'économiste parviendra-t-il à préciser ces faits, matière première de ses études ? Peut-il faire des expériences, ou, plus exactement, des expérimentations ? Le chimiste a ses cornues et ses bouillons de culture : il peut suivre à volonté les réactions fatales qu'il provoque et qui s'opèrent sous ses yeux suivant des lois naturelles dont beaucoup lui sont encore inconnues. Mais l'économiste saurait-il pétrir de l'humanité dans quelque gigantesque creuset ? Non. L'objet de son observation, c'est l'être vivant, volontaire, chan-

geant, presque insaisissable au moins dans sa totalité. La société obéit à des lois qui ne sont pas toutes des lois physiques. Le mouvement économique résulte de forces variées, qui sont physiologiques, intellectuelles, sentimentales. Comment tenter une expérimentation sur de pareils éléments et les placer dans des conditions telles qu'ils ne se modifient pas d'eux-mêmes à l'instant précis où on croit les tenir ?

Cependant des foules d'événements ont la valeur au moins de l'expérience, une valeur relative mais suffisante quand elle est multipliée. Il n'est même pas impossible absolument de tenter directement une expérience sociale. On l'a fait souvent et avec des résultats appréciables, concluants. On entend répéter que la Nouvelle-Zélande est un *laboratoire d'expériences sociales* : le livre récent d'un chargé de mission, M. Henri Charriaut, porte ce titre suggestif *La Belgique moderne, terre d'expérience*; il existe un Institut international pour la diffusion des expériences sociales, qui a son siège à Paris; enfin l'*Action Populaire* de Reims, prototype de notre *Ecole Sociale Populaire* de Montréal, n'a pas d'autre but que de montrer ce qui s'est fait et, par conséquent, de révéler, de vulgariser des expériences. Les colonies socialistes du Nouveau-Monde sont célèbres. Elles ont été nombreuses et ont subi le même sort, échouant lamentablement. Toutes les lois sociales actuelles sont des expériences. Il arrive que peu après les avoir promulguées il faille les remanier profondément : c'est le signe que l'expérience n'a pas complètement réussi et que l'on doit recommencer. La leçon n'en demeure pas moins.

L'observation proprement dite remonte dans le passé ou s'en tient à l'actualité; elle s'appuie sur l'histoire ou se contente de suivre les manifestations économiques du monde contemporain.

L'histoire est d'un grand secours. Non pour y chercher

que l'instabilité est la condition nécessaire du devenir social, mais pour en tirer des exemples, des preuves, des leçons, une sauvegarde. Les économistes allemands font grand état de leurs connaissances historiques. Ils en ont exagéré peut-être l'importance et l'utilité ; mais ils ont été des rénovateurs. Toutes les écoles font leur profit de ces études. La vie économique des sociétés disparues a été lentement reconstituée. C'est une résurrection précieuse. Les peuples primitifs n'ont pas échappé aux longues recherches des savants. On leur a demandé de nous éclairer sur les origines de la production. La géologie et la paléontologie aidant, le milieu préhistorique nous est apparu. Les fossiles racontèrent une époque lointaine, perdue : livres de pierre où se retrouvaient, incrustés, les premiers outils de l'homme, c'est-à-dire, son premier capital, grossier et gigantesque. On suivit les développements ultérieurs de ce stade initial, simple et barbare, dont on retrouve quelque chose chez les peuplades non civilisées qui subsistent encore. On voulut préciser les raisons profondes du long et pénible travail de perfectionnement accompli par l'humanité à travers des siècles de résistance et de conquête. Quelques grands principes parurent y avoir présidé : la division de l'effort, l'échange, la monnaie, l'association. Les étapes de l'industrie humaine furent définies, racontées. Admirable victoire qu'un siècle, grand entre tous, devait achever et rendre durable. Nous parlions tantôt d'expériences : le passé en est fait.

Notre histoire canadienne, étudiée de ce point de vue, nous révélerait des choses intéressantes encore mal connues. Voilà une source féconde de travaux et d'études. Nous avons eu beaucoup d'historiens. Tous paraissent se complaire de préférence au récit de nos luttes militaires et de nos attitudes politiques. L'histoire du Canada économique est encore à faire. M. Emile Salone, dans son admirable ouvrage sur la

*Colonisation de la Nouvelle-France*, a posé un premier jalon. M. Chapais a écrit sur *Talon* un livre classique et définitif. Il montre les efforts de l'Intendant à développer la colonie par l'utilisation logique de ses forces productrices. Que de choses Champlain et Talon nous enseignent ! Nous pourrions indiquer d'autres oeuvres de valeur, malheureusement éparses. La synthèse n'a pas été tentée que l'on devrait tirer de ces efforts isolés et de documents inédits. Une période surtout apparait délaissée : celle qui s'étend de la Cession à la Confédération, de 1763 à 1867. Il y a là un siècle à connaître, à juger. Deux événements importants s'y sont produits : l'application de la vapeur aux transports, l'avènement du libre-échange en Angleterre et, par contre-coup, la libération complète de notre marché. Ces deux faits ont-ils exercé pleinement leur influence ? Ont-ils été gênés dans leurs répercussions par notre situation politique, encore mal assise ? Nous le croyons : il faudrait le démontrer. Les Anglais s'y sont essayés. Pourquoi pas aussi quelqu'un des nôtres, si celui-là — puisque c'est hélas ! la condition première — en a le loisir ?

Reste l'actualité prise sur le vif, suivie, guettée au jour le jour. Le champ en est vaste, fécond ; et l'économiste y doit exercer largement son activité.

Nous définirons longuement, ici même, l'économie politique. Elle est la science des richesses, c'est-à-dire, " de tout ce qui est susceptible de satisfaire les besoins humains " : une feuille de papier, une aulne de toile, un morceau de pain, aussi bien qu'une pièce d'or. Ce sont là des utilités et des valeurs : il suffit. Ces richesses sont produites, réparties, consommées. Elles naissent et circulent. L'Économique a précisément pour objet de les suivre dans ce voyage qu'elles accomplissent de l'usine au marché de consommation. Étude difficile, étendue, constamment arrêtée par des problèmes

nouveaux qui surgissent, et compliquée par l'intervention de l'homme, facteur intelligent et libre.

L'économiste doit pénétrer ces phénomènes, les analyser, les décomposer, les départir, pour les soumettre à une observation plus minutieuse. Dans l'acte de production, il reconnaît l'action combinée de trois agents principaux : la nature, le capital et le travail. Quel rôle chacun d'eux remplit-il ? Quelle est leur importance réciproque ? Quels rapports existent-ils entre eux ? Sont-ils en harmonie ou en discorde ? La répartition met en présence le propriétaire du sol, l'entrepreneur, le capitaliste, l'ouvrier, l'Etat. Il faut rendre à chacun le sien. Suivant quelles tendances, quels principes, ou même quelles lois, le partage s'opérera-t-il ? Et voilà soulevés tous les grands problèmes sociaux, qu'il faut approfondir d'un esprit difficilement calme. La circulation entraîne les richesses de par le monde. Ses instruments puissants sont le commerce, les transports, les banques, la monnaie, le crédit. Elle se heurte aux barrières douanières et suscite ces interminables discussions qui remplissent tant de volumes, inlassablement, sur la supériorité du libre-échange ou de la protection. Enfin la consommation marque le point d'arrêt, ou d'un nouveau départ. Des richesses disparaissent, d'autres sont accumulées, d'autres n'ont fait que changer d'endroit. Le cycle ne se ferme pas. Il recommence perpétuellement. L'esprit seul l'immobilisa un instant, pour le saisir.

Comment l'économiste pourra-t-il embrasser dans son ensemble et scruter jusque dans ses recoins cette formidable vie ? Par l'observation continue, attentive, avertie, méthodique. Il étudiera sur place, s'il le peut, en prenant part au mouvement industriel, commercial et financier ; en aidant les initiatives sociales ; ou en parcourant les pays, pour interroger les races, les milieux, les climats, les habitudes. Si ces enquêtes personnelles ne lui suffisent pas, il dépouillera celles

que conduisent les gouvernements, les institutions, les simples groupes. Elles ne sont pas toujours sûres : il en corrigera les tendances. Enfin il alignera les statistiques, dont on peut tirer grand parti et même *tous les partis*. Arme dangereuse à manier et qui fait pointe de tous côtés. Rümelin, écrit M. André Liesse dans sa *Statistique*, comptait déjà, il y a quarante ans, soixante-trois définitions de la statistique ! On connaît celle-ci, que le public a tout de suite retenue : “ la statistique est l'art de préciser ce qu'on ignore ”. Il faudra donc vérifier les chiffres et les admettre avec une précaution extrême. Bien compris, ils serviront ; ils révéleront tout d'un pays, ses besoins, sa vigueur, ses malaises, ses faiblesses, jusqu'à ses tares.

Par tous ses moyens, et d'autres encore, l'économiste parviendra à grouper des faits nombreux sur lesquels il appuiera son jugement, ses doctrines. Il pourra dès lors risquer une idée générale et la croire solide, scientifiquement. Tous ces tâtonnements engendreront une certitude, au moins relative ; car on ne saurait tout demander à l'esprit humain, quand les plus fières théories, celles qui paraissaient définitives, celles qui donnaient à l'humanité une orgueilleuse confiance en son génie, nous échappent sitôt que formulées, et sont renversées par une découverte inattendue, déconcertante, peut-être elle-même illusoire.

\* \* \*

L'économie politique n'est donc pas une science abstraite, mais pratique, intéressée, humaine. Son but n'est pas matériel uniquement. Elle est une sociologie. Elle veut faire, autant qu'il est en son pouvoir, le bonheur des hommes. Elle prêche la paix, l'activité, — la vie.

**Edouard MONPETIT.**

## Echos des Sciences

---

SOMMAIRE. — Les services de l'*Amanière* d'après un document du XIII<sup>e</sup> siècle. — Qui a découvert la boussole ? — Les compas de marine modernes. — Causes de perturbation et compensation. — La boussole gyroscopique. — Quelques propriétés du gyroscope. — Les effets gyroscopiques subis par les aéroplanes ont-ils beaucoup d'importance ? — Stabilisation automatique des aéroplanes. — Monorail à équilibre gyrostatique. — Le trottoir roulant, solution du problème du transport rapide et continu des voyageurs.

---



On connaît le début de *La Princesse lointaine* :

La nef qui emporte vers Tripoli Joffroy Rudel le Troubadour subit les rudes assauts de la mer et repousse les attaques des bâtiments barbaresques ; au milieu des tempêtes et des combats, l'équipage s'entretient des luttes passées, des dangers courus et de l'espoir qui les soutient tous à bord d'arriver au port à temps pour que le prince voie Mélissinde avant de succomber. Dans cette scène, nous trouvons quelques vers où il est fait allusion à la boussole :

*Le pilote*

Ah ! l'aiguille qui dit le nord, si je l'avais !  
Et la pierre dont on la frotte !.....

*Bistagne*, haussant les épaules.

Quelle bourde !

*Le pilote*

Non, ils sont quelques-uns qui l'ont, dans une gourde !  
On frotte ! De la pierre est amoureux le fer.  
Alors l'aiguille tourne et dit le nord : c'est clair.



*Tous les mariniers.*

Ha ! ha ! — C'est idiot... Est-il bête ! — Une aiguille !

*Pégofat.*

Bah ! passons-nous d'aiguillé, et vogue la coquille !

(E. Rostand. *La Princesse lointaine*. Acte I, Scène I.)

A cette époque — le douzième siècle, puisque l'empereur Manuel Comnène, dont on parle dans la pièce comme étant le fiancé de la comtesse de Tripoli, régna de 1143 à 1184 — la boussole n'était pas encore d'un usage commun parmi les navigateurs. Les documents les plus anciens où l'on parle d'une façon précise de cet instrument sont d'une part le traité *de Utensilibus* d'Alexander Neckham et son ouvrage *de Naturis rerum*, et d'autre part un poème satirique de Guyot de Provins dont nous citerons quelques vers. Après avoir indiqué que l'étoile polaire, sur laquelle les marins se guident, est sensiblement immobile dans le ciel et donne la direction du nord, le poète ajoute :

Un art font qui mentir ne peut  
 Par la vertu de l'Amanière (aimant)  
 Une pierre laide et brunière  
 Où li fers volontiers se joint  
 Ont, si esgardent le droit point  
 Puis d'une aiguille iont touchée  
 Et en un festu (fétu) l'ont couchée  
 En l'aigue (sur l'eau) la mettent sans plus  
 Et li festu la tient dessus  
 Puis se torne la pointe toute  
 Contre l'étoile si sans doute  
 Que jamais homme n'en doutera  
 Ne ja pour rien ne faussera.

Ces vers auraient été écrits en 1190. Ils montrent qu'à cette époque on utilisait les propriétés de l'aiguille aimantée pour la navigation dans le bassin méditerranéen et ils donnent une description de l'instrument alors employé : sur un flotteur (li festu) on disposait une aiguille de fer après l'avoir touchée avec une pierre d'aimant (l'amanière) ; l'aiguille pointait vers l'étoile polaire, vers le nord. On pouvait donc s'orienter même quand l'étoile était cachée.

Les anciens savaient qu'une certaine pierre attirait le fer ; ils lui donnèrent le nom de *Pierre de Magnésie*, du nom de la ville de Lydie, près de laquelle on la trouvait <sup>(1)</sup>, mais ils ne semblent pas avoir connu le fait que des points déterminés de l'aimant naturel, auxquels on a donné le nom de *pôles*, jouent le rôle de centres d'attraction. Lucrèce, rapporte dans le *de Natura rerum* qu'un aimant librement suspendu peut soutenir une série de petits anneaux de fer : on connaissait donc alors l'aimantation par induction.

Jacques de Vitry, évêque de Ptolémaïs, dans son *Historia orientalis* de 1215 parle de l'orientation de l'aiguille magnétique comme d'une notion nouvellement acquise. Albert le Grand (Albrecht von Bollstaedt) et Roger Bacon la signalent comme nécessaire à la navigation.

A qui faut-il attribuer l'honneur de cette découverte ? On l'ignore.

Les Suédois le revendiquent pour leurs ancêtres les Normands ; les Napolitains, pour l'un des leurs, un certain Flavio Gioja, dont l'existence est fort problématique malgré qu'on lui ait élevé des statues. Ni les uns ni les autres ne semblent pouvoir à bon droit prétendre à cette gloire. Il paraîtrait en

---

(1) Le nom anglais de l'aimant, *magnet*, et le mot *magnétisme* tirent de là leur origine. *Aimant*, lui, vient du verbe *aimer* car " de la pierre est amoureux le fer ", comme le dit le poète. La même image se retrouve dans le nom chinois *Thsu chy*, d'après Poggendorff.

effet que ce sont les Arabes qui ont fait connaître à l'Europe l'usage de la boussole. Bailak dans le *Trésor des marchands pour la connaissance des pierres* dit que les marins qui naviguent sur la mer de Syrie, lorsque la nuit est obscure au point qu'on ne peut voir les étoiles, prennent un vase rempli d'eau, y placent deux petits bâtons en croix, et sur cette croix une pierre d'aimant aussi grande que la paume de la main. Les deux pointes de cette pierre indiquent le nord et le sud.

Il ajoute une note bien curieuse: " Les marins, dit-il, qui voyagent sur la mer des Indes, font flotter sur l'eau pour soutenir la pierre magnétique, non pas une croix de bois, mais un poisson de fer creux dont la tête indique le pôle nord ou le pôle sud " (2).

Cet Arabe laisse d'ailleurs entendre que la boussole a une origine plus orientale et le sinologue Klaproth crut avoir établi que les Chinois s'en servaient dès le 3<sup>e</sup> ou le 5<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. D'aucuns prétendent pouvoir en signaler l'usage en Chine 2,400 ans avant notre ère : l'empereur Huang-Ti aurait inventé la boussole pendant une guerre contre un rebelle et se serait assuré par ce moyen de la direction que devaient suivre ses armées, mais il ne s'agit là que d'une fiction mythologique. En tout cas, Vasco de Gama, le navigateur portugais, après avoir franchi le cap de Bonne Espérance en 1498, rencontra sur la côte orientale de l'Afrique des marins indiens munis de cartes et de boussoles.

La critique historique n'a donc pu établir d'où nous vient la boussole marine.

\* \* \*

Pendant longtemps on fit supporter l'aiguille magnéti-

---

(2) Poggendorff. *Histoire de la Physique*, p. 59.

que par un flotteur. La première description d'une boussole-montée sur pivot date de 1269, elle nous est donnée par Pérégrin de Méricourt.

On remarquera, tant dans les vers de Rostand que dans ceux de Guyot de Provins, qu'avec l'aiguille le pilote réclame une pierre d'aimant naturel pour la frotter. C'est qu'en effet on employait alors des aiguilles de fer dont l'aimantation était peu durable et devait être fréquemment renouvelée par le procédé de la touche.

La substitution de l'acier au fer, en permettant l'emploi d'*aimants permanents*, réalisa donc un progrès. Mais il est curieux de remarquer combien lents ont été les perfectionnements de la boussole. Au milieu du XVe siècle on employait encore l'aiguille de fer et la pierre d'aimant. En 1820, Peter Barlow se plaignait à l'Amirauté que la plupart des compas employés par la marine anglaise étaient aussi inefficaces que des barres de bois, et déclarait qu'on devrait les détruire. Il introduisit un modèle formé de plusieurs aiguilles d'acier aimantées et disposées parallèlement sous la *rose des vents*.

Cette disposition se retrouve dans le compas Thomson, inventé en 1874 par Sir William Thomson, plus tard Lord Kelvin <sup>(3)</sup>; l'équipage magnétique est formé de quelques aiguilles courtes et peu aimantées solidaires de la rose des vents. Celle-ci est constituée par un disque de papier où sont indiquées trente-deux directions divergeant en étoile : les quatre points cardinaux, les bissectrices des angles formés par ces deux diamètres rectangulaires, les bissectrices des huit angles égaux obtenus ainsi, etc. Deux pointes consécutives

---

(3) "L'homme qui avait uni l'Ancien et le Nouveau Monde par le premier câble télégraphique contribuait puissamment par la création de son compas à augmenter la sécurité de la navigation. 70 pour 100 peut-être des pertes de navires sont dues à des erreurs de compas". (L. Dumoyer. *Etude sur les compas de marine et leurs méthodes de compensation*. Annales de Physique et de Chimie, avril 1909).

interceptent donc un arc de  $11^{\circ} 15'$ . La rose porte également une division en degrés plus conforme aux besoins de la navigation moderne. La graduation part du zéro, marqué aux points nord et sud, pour aboutir à  $90$ , marqué à l'est et à l'ouest.

Tout ce système mobile est soutenu au moyen d'une chape d'agate ou de saphir sur un pivot très dur et très aigu, fait d'osmium d'iridium, placé " au centre d'une cuvette de laiton, fixe, dont la paroi porte un trait situé dans le plan de symétrie longitudinale du navire, ou du moins tel que ce plan soit parallèle au plan passant par le trait et la pointe du pivot, dans le cas où le compas n'est pas placé dans l'axe du navire; ce trait est ce qu'on appelle *la ligne de foi* ”.

“Quand le navire évolue, ce trait défile devant la graduation de la rose dont l'orientation doit rester fixe <sup>(4)</sup>; la lecture de la division qui se trouve devant le trait donne le *cap au compas*, c'est-à-dire l'angle que le champ magnétique au centre du compas fait avec l'axe du navire... Sachant le point où l'on est et le point où l'on veut aller, on connaît l'angle qu'à chaque instant la route du navire devra faire avec le méridien géographique, et par suite, d'après les cartes d'égale déclinaison, avec le méridien magnétique.” (L. Du-noyer).

Ce n'est pas exactement vers le nord que se dirige l'aiguille aimantée; elle s'en écarte, tantôt à l'ouest tantôt à l'est, suivant les lieux. On dit qu'elle pointe vers le *nord magnétique* et l'on appelle *déclinaison* l'angle que fait le *méridien magnétique* (plan déterminé par la direction de l'axe magnétique de l'aiguille aimantée et par la verticale du lieu) avec le *méridien géographique* (plan déterminé par la même verticale et par l'axe du monde). Des cartes ont été établies qui

---

(4) Pour l'observateur tout se passe comme si c'était la rose qui tournait et le navire qui gardait une orientation invariable.

permettent aux marins de connaître la déclinaison en chaque point du globe avec une approximation d'un demi degré.

Malgré ces documents, l'usage de la boussole n'est pas aussi aisé qu'on pourrait le croire au premier abord; il y a lieu de tenir compte en effet de *perturbations* diverses auxquelles est sujette l'aiguille aimantée. Conformément à la loi générale de l'action et de la réaction, si un pôle d'aimant attire le fer, réciproquement le fer l'attire. Une aiguille aimantée mobile sera donc sensible au voisinage de pièces de fer et la déviation qui en résultera sur un même navire ne sera pas identique en tous les points du globe parce que la terre agit par induction sur un morceau de fer doux d'une façon différente suivant sa position géographique. L'aiguille peut encore être troublée accidentellement par le voisinage de la terre, le sol contenant parfois des masses importantes de métaux magnétiques. Il arrive que ces gisements se prolongeant sous les flots exercent une action perturbatrice jusqu'en pleine mer. Mais c'est surtout sur les navires de guerre, où la cuirasse, l'armement et les munitions y contribuent, que ces déviations ont la plus grande amplitude.

On s'est naturellement attaché à combattre ces causes d'erreurs. Poisson, Sir G. B. Airy, Archibald Smith ont par leurs travaux divers fait faire les plus grands progrès à la *compensation des compas* (5). En disposant auprès de ceux-

---

(5) Dans l'étude signalée plus haut sur les compas de marine et leurs méthodes de compensation, M. L. Dumoyer, montre l'importance " d'une méthode de compensation rapide et applicable quel que soit l'état du ciel ".

"Ainsi, dit-il, un transatlantique naviguant dans des parages brumeux, comme ceux qui avoisinent le banc de Terre-Neuve par exemple, a besoin d'avoir entière confiance dans son compas, surtout à l'approche des parages dangereux; une méthode qui permettrait, en modifiant la route le moins possible, de s'assurer que la compensation est toujours correcte rendrait donc de grands services en augmentant la sécurité de la navigation.

ci des aimants horizontaux, une barre de fer doux (barre de Flinders) et des sphères de fonte dont les centres sont dans le même plan horizontal que les aiguilles, on arrive à réduire les perturbations subies par l'aiguille magnétique. Cependant la coque, les machines et l'armement d'un navire d'acier causent toujours des déviations, variables avec l'angle que fait l'axe du navire avec le méridien magnétique ; on établit expérimentalement leurs différentes valeurs pour les trente-deux directions de la rose des vents, et les nombres trouvés servent à corriger les observations ultérieures.

\* \* \*

La *boussole gyroscopique* va-t-elle se substituer au compas magnétique ? C'est fort possible. En tout cas les essais de l'appareil du Dr Anschütz, effectués d'abord en 1908 sur le *Deutschland*, ont été satisfaisants et plusieurs autres bâti-

---

“ N'insistons pas sur le cas spécial des navires qui reçoivent un chargement magnétique (minerai de fer, etc.), qu'il faut à chaque fois compenser ; si, dans bien des cas, cette compensation est faite d'une manière insuffisante, c'est sans nul doute dans l'espoir de faire une économie de temps.

“ Pour la marine de guerre, la nécessité d'une méthode rapide et toujours applicable est encore plus grande.

“ Un navire appelé subitement à prendre du service actif pourra bien n'avoir pas une journée à aller passer au coffre de régulation, d'autant plus que d'autres attendraient leur tour. Après un combat, il faut compter que le magnétisme du navire aura subi des modifications importantes par le fait des chocs violents, de l'échauffement de bien des pièces, de l'épuisement des soutes en munitions, de la disparition ou de la déformation de bien des parties du navire. Tout compas subsistant aura donc besoin d'être à nouveau compensé...

“ C'est une difficulté de cette nature (la modification subie, à la suite des chocs, par le magnétisme rémanent de la paroi), ajoutée à d'autres, qui rend l'emploi des compas magnétiques si précaires à bord des sous-marins. Il sera cependant impossible de jamais songer à utiliser un grand sous-marin destiné à de longues traversées, s'il n'est pas muni d'un compas sûr. ”

ments de la marine allemande en ont été munis ; plus tard, l'amirauté anglaise et, récemment, le gouvernement américain ont également mis la question à l'étude.

Ici le principe est tout différent de celui des appareils déjà signalés. Le magnétisme terrestre n'intervient en aucune façon. C'est par un effet de la *rotation* même de notre planète, par un phénomène purement mécanique que le compas gyrostatique donne en tout point du globe la direction nord-sud.

Lorsqu'un corps soustrait à l'action de toute force extérieure tourne avec une grande vitesse autour de l'un de ses axes principaux d'inertie, celui-ci tend à garder, quels que soient les déplacements que subit le corps, une direction *invariable dans l'espace*. Le gyroscope est précisément disposé de manière à pouvoir obéir à cette force : il comprend une toupie ayant la forme d'un tore solidaire de son axe de révolution, les extrémités de ce dernier reposent en deux points diamétralement opposés d'un anneau métallique ; les deux autres points de cet anneau qui se trouvent sur le diamètre perpendiculaire à l'axe du tore sont munis de pivots qui s'appuient sur un second anneau dont le plan est orthogonal au premier. Enfin, ce dernier peut être soutenu en deux points diamétralement opposés situés sur la droite perpendiculaire au plan du premier anneau et passant par son centre. On voit que l'axe de la toupie peut alors prendre toutes les directions possibles dans l'espace.

L'expérience montre que le gyroscope animé d'un très rapide mouvement de rotation se déplace lentement de façon que l'axe du tore paraisse décrire un cône en 24 heures autour de la ligne des pôles. En réalité, l'axe du tore garde une direction constante dans l'espace ; son mouvement n'est qu'*apparent*, comme celui de la droite fictive qui joindrait une étoile au centre de la terre : elle aussi semble engendrer



en 24 heures une surface conique de révolution autour de l'axe du monde.

Lorsqu'au lieu de laisser le gyroscope entièrement libre, on supprime un degré de mobilité, par exemple en ne laissant l'axe du tore se déplacer que dans un plan horizontal (il suffit pour cela que les deux anneaux soient invariablement liés et que celui dont le plan est perpendiculaire à l'axe du tore ne puisse que tourner autour d'un axe vertical), il tend à se placer de façon que l'axe de la toupie soit parallèle à la projection normale de l'axe du monde sur ce plan, c'est-à-dire à la *méridienne (ligne nord-sud)*.

Si on disposait le gyroscope de manière que l'axe du tore ne puisse se déplacer que dans le plan méridien géographique il se fixerait de lui-même dans la direction de l'*axe du monde*. On voit donc que le gyroscope permet de connaître non seulement le méridien d'un lieu mais encore sa *latitude* (angle de l'axe du monde avec l'horizon de ce lieu).

Ces principes sont connus depuis longtemps <sup>(6)</sup>. On n'avait cependant pas encore pu construire un appareil qui les utilisât pour donner la direction du nord avec autant de commodité que l'aiguille aimantée.

Voici une description rapide du *gyro-compass Anschütz*.

---

(6) La première application pratique du gyroscope date de 1744. Serson l'utilisait pour obtenir un horizon artificiel en mer quand l'horizon réel est invisible; à cet effet la toupie était munie à sa partie supérieure d'une surface plane polie. Cet instrument, perfectionné par l'amiral Fleurbaey, est encore en usage dans la marine française; moyennant une correction, variable avec la latitude, il donne une détermination précise.

E. Sang, dès 1836, et bien d'autres physiciens ont suggéré son emploi pour démontrer la rotation de la terre. L'expérience ne fut accomplie qu'en 1852 par Léon Foucault qui avait déjà, l'année précédente, imaginé la fameuse expérience du pendule du Panthéon pour donner une preuve saisissante de ce mouvement. Le barogyroscope de Gilbert sert au même usage.

Le gyroscope est disposé sous la rose des vents de manière que son axe ait la même direction que la ligne nord-sud indiquée sur celle-ci. Il est suspendu à un flotteur formé d'un anneau d'acier creux qui baigne dans du mercure contenu dans une cuvette également en acier. Le poids de l'équipage mobile est ainsi annulé; l'anneau tourne librement jusqu'à ce que l'axe du gyroscope soit dirigé vers le nord. Le mouvement de rotation du tore est entretenu électriquement: à la vérité, le gyrostat lui-même constitue le *rotor* d'un moteur alternatif dont le *stator*, solidaire de l'enveloppe extérieure, reçoit du courant triphasé à 333 périodes par seconde: la toupie fait 20,000 révolutions par minute.

Parmi les avantages du compas gyrostatique, il faut signaler d'abord qu'il indique le nord vrai et non pas le nord magnétique et qu'il dispense de toute *compensation* laborieuse. Il y a cependant lieu de corriger ses indications suivant la latitude et la vitesse, mais on le fait au moyen de tables invariables; il n'y a pas de perturbations irrégulières, comme pour la boussole. D'autre part, le couple directeur a une intensité quinze fois plus grande que dans le meilleur compas liquide (\*) soustrait à toute cause de trouble. On peut, par un dispositif électrique, *transmettre* en n'importe quelle partie du bâtiment les indications données par la rose des vents de la boussole principale. On mettra donc celle-ci à l'endroit où son fonctionnement normal est le plus probable et on disposera les boussoles réceptrices partout où elles peuvent être utiles.

\* \* \*

---

(\*) Dans le *compas liquide* l'aiguille et la rose sont immergées dans un mélange d'eau et d'alcool, de sorte que le système mobile s'appuie moins fortement sur le pivot. Le frottement amortisseur du liquide empêche les oscillations irrégulières de l'aiguille.

L'effet gyroscopique donnerait-il l'explication de tant de catastrophes d'aviation ? D'aucuns le prétendent. On sait que lorsqu'un corps tourne, il oppose une résistance parfois considérable lorsqu'on veut changer sa position autrement que par une simple translation. L'expérience est facile : prenez une roue de bicyclette, faites-la tourner rapidement, et, prenant l'axe entre les mains, efforcez-vous d'en modifier la direction. Vous verrez qu'il faut faire un effort notable. C'est cet effet imprévu résultant soit de la rotation de l'hélice soit surtout de l'emploi de moteurs rotatifs qui interviendrait au moment du virage :

“ M. Bouchard-Preceiq suivait les exploits des hommes-oiseaux avec le plus vif intérêt et il fut frappé de voir la locution *dans un virage* employée pour tous les récits des catastrophes aériennes.

“ Il fit une enquête, se renseigna de façon précise et eut rapidement la preuve que tous les témoignages concordaient. Neuf sur dix des accidents s'étaient produits *dans un virage*.

“ Ayant fait des travaux sur les turbines à air, il connaissait les effets curieux du gyroscope. Il les reprit et arriva très vite à la démonstration suivante. A l'avant d'une planchette, il disposa deux de ces gyroscopes-toupies que vendent les camelots, gyroscopes représentant l'hélice et le moteur. Il suspendit sa planchette à quatre ficelles et fit tourner ses deux gyroscopes dans le même sens, comme tournent l'hélice et le moteur d'un aéroplane. Agissant sur les ficelles il tenta de faire exécuter un virage à sa planchette... La planchette piqua du nez après avoir opposé une résistance désespérée quel que fut le sens où on la fit virer.

“ Ainsi se passent les choses en aéroplane, biplan ou monoplan. Joignez ici que le virage signifie changement de direction, changement de courant et qu'une résistance nou-

velle de l'air s'ajoute à la résistance gyroscopique et vous aurez une idée de ce que subit l'appareil à ce moment. Que voulez-vous qu'il fasse contre trois ? Contre l'effet gyroscopique, contre le courant aérien nouveau, contre l'effort de redressement que le pilote exerce sur les ailes et le gouvernail ? L'appareil cède, se brise, l'aviateur se tue. " (Fafiotte. *Les locomotives mécaniques*).

M. Carlo Bourlet se serait rangé à cet avis. M. E. Barbet a exposé les mêmes idées dans une séance de la Société des Ingénieurs Civils, mais les aviateurs sont sceptiques. Le capitaine Tarron, du Laboratoire d'Aéronautique militaire de Chalais-Meudon, qui devait trouver une mort tragique dans une expérience d'aviation, a écrit : " On a invoqué une troisième cause d'accidents : l'effet gyroscopique du groupe moto-propulseur. En réalité, la vitesse de rotation de l'aéroplane pendant un virage est trop faible pour que la réaction gyroscopique donne des effets comparables à ceux qui résultent par exemple du *déplacement des centres de poussée*. (Suivent des calculs qui ne peuvent trouver leur place ici ; ils conduisent l'auteur à la conclusion ci-après). Les virages très courts sont donc, par eux-mêmes, suffisamment dangereux pour qu'on s'explique, sans faire intervenir les réactions gyroscopiques, les accidents auxquels ils ont donné lieu (8). "

\* \* \*

*Similia similibus curantur*. C'est encore aux gyroscopes qu'on s'adresse pour obtenir une *stabilisation automatique* des aéroplanes. Pour atteindre ce résultat, on n'utilise pas d'ordinaire directement l'inertie du gyroscope, mais on met à profit sa façon si curieuse de réagir contre les efforts qui ten-

(8) *Technique moderne*, T. III, No 7, pages 399 et 400.

dent à modifier la position de son axe pour la conduite automatique des gouvernails qui ramènent l'appareil dans une position normale et stable lorsqu'une circonstance imprévue survient qui pourrait l'en écarter. Des essais ont été effectués sur divers modèles. Le 29 mars 1910, M. Carpentier faisait à l'Académie des Sciences de Paris une communication sur un appareil imaginé par M. Reynard. Un gyroscope tournant à plus de 10,000 tours à la minute est installé en un point convenable de l'aéroplane. Il garde une direction invariable dans l'espace mais une suspension à la cardan lui permet d'occuper une position *variable* par rapport à l'aéroplane et dépendant de l'inclinaison propre de ce dernier : on peut ainsi provoquer l'établissement de divers contacts électriques suivant que l'aéroplane pique du nez ou se cabre, s'incline à droite ou à gauche. Ces contacts font entrer en mouvement des moteurs commandant les palettes du gouvernail de profondeur dans un sens ou dans l'autre, ainsi que les ailerons de redressement placés aux extrémités des ailes.

Cet appareil semble donc donner à l'aéroplane une sorte d'instinct artificiel. (*Technique Moderne*. T. II, No 6, p. 378-379).

Le 16 janvier 1911, M. H. Deslandres présentait aussi à l'Académie des Sciences une note de M. Girardville sur des expériences de stabilisation gyroscopique faites à Chalais-Meudon avec un plein succès. Le *mouvement de précession* du gyroscope dû à l'inclinaison de l'aéroplane agit directement sur les gouvernails par des liaisons *ad hoc* sans transmission électrique. L'action des gouvernails gyroscopiques s'est toujours fait sentir dans le sens convenable, quand on a dérangé l'équilibre de la machine en changeant la répartition de la charge et en opérant dans des vents irréguliers et variant souvent... La force motrice nécessaire pour actionner ces gyroscopes était primitivement empruntée au moteur par

flexible et galets de friction, à présent, une hélice auxiliaire de petit diamètre, exposée directement au vent de l'hélice propulsive, fournit cette énergie (*Technique moderne*. T. III, p. 252).

D'autre part, le *Cosmos* du 16 septembre dernier signale une solution qui combine les propriétés du gyroscope avec l'utilisation de la force vive d'inertie d'une masse pendulaire (appareil Marmonier). Toutes ces recherches permettent d'espérer qu'on arrivera à augmenter la sécurité du vol artificiel qui a jusqu'ici fait tant de victimes.

\* \* \*

Le *chemin de fer monorail* est certainement l'une des applications les plus saisissantes du gyroscope. On se rappelle les expériences sensationnelles de l'ingénieur Brennan, il y a deux ans. Les premiers essais datent cependant de 1907, mais ce n'est qu'au mois de novembre 1909 que l'on put voir pour la première fois, à Gillingham, près de Chatham (Comté de Kent, Angleterre) s'avancer sur un rail unique une voiture maintenue en équilibre par les réactions de deux gyroscopes à axe horizontal, de 800 kilogrammes environ, montés sur billes et tournant en sens inverse, à 3,000 tours par minute environ, dans un coffre d'acier où l'on avait fait le vide. Le wagon automoteur avait 12 mètres de long sur 3 m. de large et 4 m. de hauteur, il pesait 22 tonnes et pouvait en transporter 10 à 15 et gravir avec cette charge des rampes atteignant jusqu'à 7 pour 100. La rotation des gyroscopes et la marche du véhicule étaient produites par des moteurs électriques recevant le courant d'une génératrice Siemens. Tous ces appareils étaient renfermés dans une cabine placée à l'avant de la voiture. La plateforme pouvait recevoir une centaine

de personnes debout et la charge pouvait sans danger être inégalement répartie. Suivant M. Brennan, le *gyrotrain* pourrait atteindre une vitesse de 250 kilomètres à l'heure !

Les avantages de ce système sont évidents : les frais d'établissement et d'entretien d'une voie ferrée monorail sont très réduits ; les appareils nécessaires à l'exploitation, comme les changements de voie, très simples ; les courbes de petit rayon et les rampes de grande inclinaison permettent l'accès de régions où le chemin de fer à double voie est impraticable.

Un Allemand, M. Scherl, a entrepris des expériences analogues. Son dispositif diffère de celui de M. Brennan en ce que les gyrostats sont sous la voiture au lieu d'être placés à l'avant. D'autre part le véhicule reçoit le courant par le rail de roulement au lieu de porter une génératrice.

Les autorités de l'Etat de Hambourg ont autorisé, à titre d'essai, l'établissement d'une voie de 5 kilomètres de longueur pour monorail système Scherl qui ira de Hambourg à Koenigstein. Des résultats de cette tentative dépend la généralisation de ce mode de transport <sup>(°)</sup>.

\* \* \*

Les personnes qui ont visité l'Exposition Universelle de Paris, en 1900, se rappellent le " trottoir roulant " qui se déplaçait sans interruption sur un parcours circulaire, permettant aux voyageurs de jeter un coup d'oeil rapide non seulement sur l'ensemble extérieur de l'exposition mais aussi sur

---

<sup>(°)</sup> Il existe déjà en Allemagne des chemins de fer monorails, mais ils reposent sur un principe tout différent de celui du gyrotrain : le rail est au-dessus de la voiture et cette dernière y est suspendue par un équipage mobile muni de roues, comme les bennes sur leurs câbles, dans les exploitations minières.

quelques rues animées de la capitale. Grâce à la faible vitesse de la plateforme il était facile d'y monter et d'en descendre sans danger.

La continuité et l'uniformité du mouvement d'un véhicule offre de grands avantages sur une marche intermittente et à vitesse variable. Aussi la ville de New York a-t-elle projeté d'adopter ce système sur un embranchement de son réseau métropolitain. Pour permettre d'atteindre une vitesse notable, la voie roulante principale ferait d'une manière constante 20 kilomètres à l'heure. Pour y accéder ou pour la quitter, les voyageurs emprunteraient des plateformes d'accès latérales, se déplaçant avec des vitesses croissantes à partir du quai : soit respectivement 5 kilomètres, 10 kilomètres et 15 kilomètres à l'heure. L'expérience montre qu'il est facile pour tous de monter dans une voiture en marche ne faisant que 5 kilomètres à l'heure; la première plateforme sera donc aisément atteinte des quais fixes. Mais la seconde n'a pas une vitesse supérieure, relativement à la première à côté de laquelle elle roule; on y passera donc aisément; de là, à la troisième puis à la quatrième. Le voyageur qui doit parcourir un long trajet, le fera donc à la vitesse de 20 kilomètres et le supplice des arrêts continuels lui sera épargné. Le principe consiste, on le voit, à engager les personnes dans une sorte de courant continu dont elles peuvent se dégager quand elles le veulent.

M. W. Yorath Lewis a donné des détails techniques sur ce système de transport rapide et continu dans une communication au dernier congrès de l'*Association britannique* à Portsmouth. Il indique qu'actuellement les pertes d'énergie dues aux arrêts montent souvent à 50 p. c. de l'énergie totale absorbée et dépassent parfois cette proportion. La capacité de transport d'une ligne serait doublée par le nouveau système. Par un dispositif approprié, les wagons prendraient leur mouvement d'un arbre en forme de spirale, tournant à une



vitesse angulaire invariable. On a calculé que le prix de revient de transport d'une personne par mille ne serait que le quart de sa valeur actuelle avec les tramways électriques.

M. Hobart, ingénieur conseil de la *General Electric Company*, considère non seulement le projet comme réalisable mais comme avantageux, et il remarque que la sécurité des passagers serait bien plus grande avec ce système qu'avec tout autre moyen mécanique de transport.

J. FLAHAULT.

---

## A travers les Faits et les Oeuvres

---

Pronostics d'orage politique, en Angleterre. — Le *Home Rule* agite les esprits. — Menace de troubles à Belfast. — Les unionistes de l'*Ulster* veulent empêcher M. Winston Churchill d'y parler. — Henry Labouchère. — Crise ministérielle en France. — Une scène dramatique. — M. Clémenceau dans son rôle de "tombeur". — Retraite de M. de Selves. — Démission de M. Caillaux. — M. Poincaré premier ministre. — Son cabinet est-il un grand ministère ? — Une reminiscence. — Le cabinet Gambetta en 1881. — La Chambre et la nouvelle administration. — Les élections sénatoriales. — La question marocaine. — Les élections en Allemagne. — Triomphe socialiste. — Affaires de Chine. — La guerre italo-turque. — Un admirable discours de M. de Mun à l'Académie française. — Au Canada.

---

**L** y a des signes d'orage, en Angleterre, à l'horizon politique. La session du Parlement ne s'ouvrira que le 14 février. Mais, en attendant, les partis s'agitent. La bataille autour du *Home Rule* semble devoir être ardente et acharnée. On peut en juger par le conflit formidable qui paraît menacer la ville de Belfast, pour le 8 février prochain. On a annoncé que M. Winston Churchill, premier lord de l'Amirauté, irait y tenir une assemblée publique en faveur du *Home Rule*, et qu'il serait accompagné par M. John Redmond, le leader du parti nationaliste. Or Belfast est la capitale et le plus puissant foyer de l'unionisme irlandais. Ville principale de l'ancienne province d'Ulster, elle centralise pour ainsi dire les aspirations, les principes et les passions de cette partie de l'Irlande, dont la population fait bande à part, est toujours demeurée réfractaire au mouvement *home ruler*, et a toujours lutté pour le maintien de l'union parlementaire avec la Grande-Bretagne. En appre-

nant que MM. Churchill et Redmond voulaient aller prêcher la doctrine du *Home Rule* à Belfast même, en plein fief orangiste, les chefs du conseil unioniste de l'Ulster se sont réunis et ont protesté contre une tentative qu'ils dénoncent comme un défi. En même temps, on a résolu d'empêcher l'assemblée. Il a été décidé de faire bivouaquer 5,000 unionistes résolus dans *Ulster Hall*, plusieurs jours d'avance, et d'empêcher qui que ce soit d'y pénétrer. En outre, des trains spéciaux doivent amener à Belfast, le 8 février, 75,000 hommes, qui seront massés aux approches de cette salle, et de tous les autres endroits propres aux réunions publiques. De leur côté, MM. Churchill et Redmond ont déclaré qu'ils ne se laisseraient pas intimider de la sorte, et se rendraient à Belfast le 8 février. On a pu se demander avec anxiété ce qui allait résulter de ce conflit. Cet incident indique jusqu'à quel point les esprits sont montés au sujet de la question du *Home Rule*.

A l'heure où nous écrivons ces lignes une solution moins alarmante semblerait possible. M. Churchill a annoncé qu'il renoncerait à parler dans *Ulster Hall*, mais qu'il parlerait dans tout autre local de Belfast, qui paraîtrait le plus propice aux organisateurs de l'assemblée. L'attitude des *stalwarts* de l'orangisme unioniste est jugée sévèrement par l'opinion.

Nous ne saurions clore cette partie de notre chronique, où nous nous occupons des choses anglaises, sans mentionner la mort d'un écrivain qui a tenu une place importante dans la presse britannique, durant de longues années. Henry Labouchère est décédé en Italie, il y a quelques jours, et les journaux ont longuement parlé de lui. C'était une personnalité très originale et très curieuse que la sienne. Après avoir fait un stage diplomatique, au cours duquel il se permit bien des frasques, il s'occupa de journalisme et de politique, et

siégea plus d'un quart de siècle à la Chambre des Communes. Il dut surtout sa grande notoriété à son journal le *Truth*, fondé par lui aux environs de 1877. Dans ses écrits comme dans ses discours, il professait les doctrines les plus radicales. Il avait un tempérament de pamphlétaire et de satirique. Le sarcasme était son triomphe et il maniait l'ironie avec une redoutable habileté. Il avait déclaré la guerre, une guerre implacable, à toutes les conventions sociales. Mais ses traits furent trop souvent dirigés contre des principes, des traditions, des institutions, des oeuvres dignes de respect. Il y avait chez lui du démolisseur. M. Labouchère, " Labby " comme on l'appelait familièrement, était âgé d'au-delà de quatre-vingts ans. En sa personne disparaît l'une des célébrités de l'ère victorienne.

\* \* \*

Lorsque nous arrivons à la France, il nous faut en premier lieu parler de la crise ministérielle qui a doté la troisième république d'un nouveau cabinet. Depuis assez longtemps on prévoyait que M. Caillaux chopperait sur la question marocaine. Il avait cependant, avant l'ajournement de fin d'année, subi sans accident une première épreuve, lors de l'interpellation faite par M. de Mun. La Chambre avait ratifié le traité franco-allemand, et le Sénat, tout en prenant son temps pour s'informer à fond, devait évidemment en arriver bientôt à la même détermination résignée. Mais on sentait bien que la situation de M. Caillaux était extrêmement précaire. Il était accusé couramment d'avoir dirigé ou inspiré en sous-main des négociations soi-disant d'affaires avec des personnalités allemandes, et d'avoir ainsi embarrassé et entravé l'action de la diplomatie française officielle, tenue dans l'ignorance de ces menées secrètes.

Un incident de commission a fait éclater la bombe sous les pieds du premier ministre. M. de Selves, M. Caillaux, et M. Clemenceau étaient présents à une séance de la commission sénatoriale chargée d'étudier l'accord franco-allemand. Le ministre des affaires étrangères avait terminé son exposé des négociations occasionnées par l'expédition d'un vaisseau allemand à Agadir. Et le premier ministre avait donné de longues explications à propos de certaines entreprises industrielles et financières, qui ont leur champ d'action au Congo. En concluant il prononça les paroles suivantes : " Je saisis cette occasion pour affirmer en toute honnêteté qu'il n'y a pas eu de tractations politiques ou financières en-dehors des relations diplomatiques officielles ". M. Caillaux avait à peine fini de parler, que M. Clémenceau, se levant brusquement, lança à bout portant à M. de Selves cette interpellation : " Monsieur le ministre des Affaires étrangères peut-il affirmer qu'il n'existe pas aux archives du ministère des plaintes écrites formulées par notre ambassadeur à Berlin contre l'intrusion de certaines personnalités dans les relations franco-allemandes? " Et comme M. Caillaux s'appretait à prendre la parole, M. Clemenceau l'interrompit abruptement.—" Non ! Non ! Non ! Pas vous, s'écria-t-il, c'est à M. le ministre des affaires étrangères que je pose ma question ".— La scène était vraiment dramatique. Tous les yeux étaient fixés sur M. de Selves. Il hésita quelques instants, puis laissa tomber de ses lèvres cette déclaration : " J'ai un égal souci de la vérité d'une part et du devoir que m'impose ma fonction de l'autre. Vous me permettrez de ne pas parler ". La foudre tombant dans la salle n'eût pas causé plus d'émoi.— " Cette réponse peut satisfaire tous les commissaires reprit aussitôt M. Clémenceau, mais elle ne peut satisfaire celui qui parle en ce moment. On m'a fait des confidences, des confidences que je n'ai pas sollicitées. " Le prési-

dent, M. Léon Bourgeois, s'empressa d'ajourner cette séance sensationnelle. Mais, en sortant, chacun se disait qu'une fois de plus M. Clemenceau, "le tombeur", avait "tombé" un ministère. Une heure plus tard, M. de Selves adressait au président de la République sa démission comme ministre des affaires étrangères. Et il déterminait ainsi l'ouverture d'une crise ministérielle, qui devait aboutir à la retraite de tout le cabinet.

Dans les circonstances, en effet, sa déclaration devant la commission sénatoriale équivalait à un acte d'accusation contre M. Caillaux. Elle pouvait se traduire ainsi : " Je sais que mon premier ministre a conduit derrière mon dos des négociations secrètes avec l'Allemagne; d'un autre côté, ma position ministérielle ne me permet pas de le dire; et alors je demande à me taire ". Mis ainsi en fort mauvaise posture, M. Caillaux a vainement essayé de replâtrer son cabinet, en offrant le portefeuille des affaires étrangères à M. Delcassé, et celui de la marine à l'amiral Germinet et à M. Pierre Baudin. Et le 11 janvier, il se voyait forcé de donner sa démission, deux jours à peine après l'ouverture de la session nouvelle.

Le ministère Caillaux détenait le pouvoir depuis le 28 juin; il n'avait donc duré guère plus que six mois. Avant lui le cabinet de M. Monis, formé le 3 mars, n'avait pas été tout à fait quatre mois en fonctions. Devant cette instabilité ministérielle, bien des journaux dénoncent l'impuissance et le gâchis parlementaire où semble se débattre la troisième République. Une feuille radicale, le *Rappel*, jette un cri d'alarme : " De cet événement, dit-elle, un enseignement se dégage : il vaut d'être médité. Il semble que les parlementaires aient fait la gageure de discréditer le Parlement, de fausser sans remède les institutions républicaines et de rendre impossible l'exercice régulier du gouvernement légal.

“ Selon le mot de Robespierre, “ ils se sont constitués en intérêt particulier contre l'intérêt de la nation ”. Qu'ils y prennent garde : les crises ministérielles trop fréquentes annoncent une crise de régime. Par leur concurrence cynique, les politiciens menacent l'existence même de la République. Il convient de les rappeler à la pudeur, à une heure où il ne manque guère aux réacteurs que d'être mieux organisés ou de montrer plus d'audace. ”

Placé en face de cette nouvelle crise, le président Fallières s'est mis à l'oeuvre pour constituer un cabinet. Suivant un usage qui menace de devenir antique et solennel, il a d'abord fait mander M. Léon Bourgeois, lequel, suivant un usage non moins antique et non moins solennel, s'est dérobé derrière la raison de santé, ajoutant, cependant — et ceci était nouveau — qu'il consentirait à donner son concours personnel à une combinaison dont il ne serait pas le chef. Ce fut ensuite le tour de M. Delcassé, qui aurait peut-être accepté, s'il n'eût redouté de trop gros embarras par suite de son accession au poste de premier ministre. M. Fallières fit alors appel à M. Poincaré, dont le nom a été mentionné pour la présidence du conseil, à chaque nouvelle crise, en ces derniers temps.

Nous avons parlé souvent ici de cet homme public, avocat éminent, académicien, sénateur ; et nos lecteurs connaissent sa physionomie politique. Il a cru devoir accepter la tâche que lui confiait le chef de l'Etat. Et, devant les difficultés de la situation et les périls du régime, il a estimé nécessaire de sortir des sentiers battus ; il s'est proposé de faire grand. A-t-il réussi ? Oui, si l'on se place à un point de vue spécial, et si l'on attache à ce terme une signification relative. M. Poincaré est certainement parvenu à former un des cabinets les plus forts qui se soient présentés devant le Parlement français depuis un grand nombre d'années. Voici

le personnel de la nouvelle administration : MM. Raymond Poincaré, premier ministre et ministre des affaires étrangères ; Aristide Briand, ministre de la justice ; Léon Bourgeois, ministre du travail ; Alexandre Millerand, ministre de la guerre ; Théophile Delcassé, ministre de la marine ; L. L. Klotz, ministre des finances ; Jules Steeg, ministre de l'intérieur ; Jean Dupuy, ministre des travaux publics ; Jules Pams, ministre de l'agriculture ; M. Lebrun, ministre des colonies ; M. Guist'hau, ministre de l'instruction publique. En jetant un coup d'oeil sur cette liste, on constate qu'elle renferme les noms de quelques-uns des parlementaires les plus considérables, les plus importants, les plus connus et les plus expérimentés dans la manoeuvre politique, qu'il y ait actuellement au Luxembourg et au Palais Bourbon. MM. Poincaré, Bourgeois, Briand, Millerand et Delcassé, sont des hommes de premier plan. Et nous concevons que les journaux républicains, en saluant l'avènement de ce cabinet de célébrités, l'aient qualifié de " grand ministère ".

Ceci nous remémore un autre grand ministère, dont il fut un jour question dans les fastes de la troisième République ; mais celui-là n'était pas un cabinet né, c'était un cabinet à naître, un cabinet *in potentiâ*, celui que devait enfanter Gambetta lorsqu'il daignerait prendre le pouvoir. Pourquoi ne nous laisserions-nous pas aller à l'appel de cette réminiscence ? Il y a déjà longtemps de cela, trente années, *magnum ævi spatium*. Gambetta, le tribun sonore dont le verbe tonitruant avait battu en brèche les vieux partis, et soulevé en faveur de la République les masses électorales, ne semblait pas désireux, une fois définitivement assurée la victoire républicaine, d'accepter la responsabilité directe du gouvernement. Confortablement installé dans le fauteuil de président de la Chambre, il attendait, disait-on, l'ouverture de la succession de M. Jules Grévy, pour se haus-



ser au poste suprême de Président de la République. Mais enfin, s'il devait être forcé par les circonstances de devenir premier ministre, tout le monde considérerait comme certain qu'on assisterait à la naissance d'un ministère mémorable, d'un " grand ministère ", comparable à celui que l'on avait appelé en Angleterre " le cabinet de tous les talents ", au début du dix-neuvième siècle. Au mois de novembre 1881, on put croire que ce cabinet allait naître. A la suite d'incidents qui avaient accusé un grand défaut de cohésion dans la majorité républicaine, élue aux élections générales du mois d'août précédent, et après le rejet de vingt-quatre ordres du jour présentés et repoussés successivement, Gambetta, quittant le fauteuil pour refaire un peu d'ordre dans ce chaos, avait soudain groupé une majorité de 355 voix autour d'une résolution proposée par lui. Du coup, il devenait le premier ministre nécessaire et ne pouvait plus se dérober. Le 10 novembre le gouvernement de Jules Ferry donnait sa démission, et le président Grévy chargeait le puissant tribun de former un gouvernement. On allait enfin l'acclamer, ce grand ministère depuis si longtemps promis. On allait y voir figurer sans doute M. Léon Say, président du Sénat, le célèbre économiste et financier, MM. Jules Ferry et de Freycinet, anciens premiers ministres, etc. Il n'en fut rien. Gambetta tenta cette combinaison, mais infructueusement. Il forma alors son cabinet comme suit : Léon Gambetta, président du Conseil et ministre des affaires étrangères ; général Campenon, ministre de la guerre ; Gougeard, ministre de la marine ; Paul Bert, ministre de l'instruction publique ; Cazot, ministre du commerce et des colonies ; Raynal, ministre des travaux publics ; Allain-Targé, ministre des finances ; Cochery, ministre des postes ; Antonin Proust, ministre des Beaux-Arts ; Devès, ministre de l'agriculture. Ce fut une immense déception. Quoiqu'il y eût dans ce cabinet des hommes dont les talents

furent reconnus plus tard, ce n'était pas le grand ministère attendu et prédit. Aussi son existence fut brève. Et ce gouvernement de M. Gambetta, de l'homme qui avait conduit à la victoire les cohortes républicaines, qui avait enfermé MacMahon dans le dilemme fameux : " se soumettre ou se démettre ", qui avait été salué comme le fondateur de la troisième République, ce gouvernement fit la culbute après être resté seulement dix semaines au pouvoir.

Fermons cette parenthèse et revenons au ministère Poincaré. Il a été généralement bien accueilli par la presse. Mais il ne faut pas se faire trop d'illusions sur ce que peuvent en attendre les bons Français. Dans le *Gaulois*, M. Jules Delafosse en fait cette appréciation, qui me paraît fort juste :

" En somme, n'étaient M. Steeg et M. Bourgeois, le ministère constitué par M. Poincaré est le meilleur que le Parlement pût fournir. Mais ce n'est pas en faire un bien grand éloge que de l'apprécier ainsi. C'est un ministère parlementaire, très adroitement composé pour forcer la confiance des groupes qui s'y trouvent représentés. Mais la politique parlementaire, qui ne sert que des intérêts égoïstes, ou des intrigues de parti, est précisément l'antithèse d'une politique nationale. Il est donc douteux que la France ait dans le nouveau ministère le gouvernement de ses besoins. L'intérêt bien entendu du pays eût voulu qu'au lendemain de la redoutable épreuve qu'il vient de subir, et devant les menaces plus sinistres encore de l'avenir, on fit un ministère purement national, sans qu'aucune considération politique intervînt dans le choix des hommes et le programme des oeuvres. Mais il est juste de reconnaître que ni M. Poincaré, ni personne ne pouvait réaliser ce miracle. Il n'y a de puissance effective que celle du Parlement, et c'est avec le Parlement qu'il faut vivre, avant de penser aux vœux et aux besoins de la patrie. "

La première rencontre du ministère nouveau avec la Chambre a été triomphale. M. Poincaré a lu à la tribune, le 16 janvier, la déclaration de rigueur. Elle était en somme d'allure assez tolérante. Mais M. Léon Bourgeois, est venu donner satisfaction aux radicaux soupçonneux, en leur déclarant qu'il ne saurait être question d'une "abdication ou d'un abandon de ce qui est le programme des républicains de gauche". Et après cela un ordre du jour de confiance a été adopté par 440 voix contre 6; 150 députés se sont abstenus de voter. Au sortir de cette séance, on disait que ce ministère était bicéphale, et que c'était le gouvernement Poincaré-Bourgeois.

Le 7 janvier, deux jours avant la rentrée des Chambres, avaient eu lieu des élections pour le renouvellement partiel du Sénat. Il y avait cent sénateurs à élire. Dans l'ensemble, il s'est produit peu de changements. Les conservateurs ont gardé leur terrain, les libéraux et les progressistes ont perdu sept sièges, les républicains de gauche en ont gagné un, les radicaux et radicaux-socialistes cinq, les socialistes indépendants un. Résultats consolants : deux sénateurs franc-maçons et sectaires enragés, MM. Delpech et Boissy d'Anglas ont été battus, et M. Combes a vu sa majorité baisser de 129 voix. Par contre l'amiral de Cuverville a été vaincu, et sa disparition afflige tous les honnêtes gens. Voici comment la *Croix* de Paris apprécie ces élections sénatoriales :

"En définitive, la composition du Sénat reste la même. Plusieurs éléments de division entre radicaux sont entrés à la haute assemblée, tandis que beaucoup des élus d'hier y apportent un esprit nouveau capable de réveiller les modérés et de calmer les radicaux violents et les sectaires."

Les négociations avec l'Espagne à propos du Maroc se poursuivent péniblement. Ce n'est pas un des côtés les moins ennuyeux de la situation pour la France, après avoir vu se

continuer pendant des mois des pourparlers difficiles et périlleux avec l'Allemagne, que de se voir obligée de recommencer la conversation diplomatique avec le gouvernement de Madrid. Il s'agit maintenant de délimiter les zones d'influence française et espagnole, au Maroc, de régler la question de la perception des taxes, celle du chemin de fer de Fez à Tanger, etc. On parviendra sans doute à une entente, mais non pas sans frictions ni sans mécontentement mutuel. Du commencement à la fin, cette affaire du Maroc paraît avoir été une affaire mal engagée et mal conduite.

\* \* \*

Le 12 janvier ont eu lieu en Allemagne les élections générales pour le Reichstag. La dernière consultation électorale avait eu lieu en 1907, lorsque le prince de Bülow était chancelier. Il s'était efforcé alors d'obtenir une majorité contre le Centre et contre les socialistes. Il en voulait surtout au Centre, parce que celui-ci s'était montré récalcitrant au sujet du budget militaire pour les colonies. Et il avait réussi à former une coalition entre les partis conservateur, national-libéral, et libéral ou radical, afin de pouvoir gouverner sans le Centre et contre lui. Malgré tous ses efforts le Centre conserva toutes ses positions, et se maintint avec ses 103 députés, dans la situation du groupe le plus nombreux et le plus fort. Les socialistes avaient subi une déroute, et les voix qu'ils avaient perdues et qui avaient été surtout gagnées par les groupes coalitionnistes, permirent au gouvernement de se passer du Centre pour faire adopter ses mesures. Cependant, il y a deux ans, le Bloc ministériel se désagrèga. Les conservateurs et le Centre se trouvèrent d'accord pour repousser les taxes successorales proposées par M. de Bülow, et pour les remplacer par d'autres mesures fisca-

les. M. de Bethman-Hollweg devint chancelier, et la nouvelle majorité gouvernementale se trouva constituée par l'alliance des conservateurs et des centristes, tandis que les nationaux-libéraux, les radicaux et les socialistes formaient l'opposition. Voici quelle était la situation des partis au moment de la dissolution : centre, 103 ; conservateurs, 83 ; socialistes, 53 ; nationaux-libéraux, 51 ; radicaux, 49 ; polonais, 20 ; antisémites, 20 ; divers, 18. On désignait la majorité gouvernementale sous le nom de Bloc noir-et-bleu. L'opinion générale était que le parti socialiste allait faire des gains considérables. Le gouvernement s'en alarmait d'avance. Nous lisions dans une correspondance de Berlin, pendant les élections : " Le gouvernement impérial, tout en gardant une attitude réservée (dont la *Germania*, organe du Centre, se félicite, " car, dit-elle, les catholiques allemands n'ont guère eu lieu jusqu'ici de se louer d'une immixtion du pouvoir dans la politique électorale " ), a pris officiellement position contre le socialisme. Son organe, la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, l'a dépeint sous les traits d'un *danger public* et adjure les patriotes de voter contre ses hommes. Cet appel sera-t-il entendu ? Rien ne l'indique. "

Ces prévisions étaient justes. Les élections allemandes de 1912 ont été un triomphe socialiste. Le premier scrutin indiquait déjà que le courant électoral était en faveur de ce parti. Il avait élu 58 députés lorsqu'il n'en avait en tout que 53 dans le dernier Reichstag. Mais les ballottages sont venus encore accentuer sa victoire. Voici la force respective des partis à l'issue de cette bataille politique : socialistes, 110 ; centristes, 93 ; conservateurs, 71 ; nationaux-libéraux, 47 ; radicaux, 42 ; Polonais, 18 ; divers, 16. Comme on le voit, la situation est changée du tout au tout dans le Reichstag. Le Centre et les conservateurs, avec les députés polonais, alsaciens ou autres qui sympathisaient avec eux, pouvaient aupa-

ravant former un total d'environ 203 votes, ce qui leur assurait la majorité absolue dans une Chambre composée de 397 représentants. Maintenant ces deux partis n'ont plus ensemble que 164 voix, et en leur adjoignant, parmi les Polonais, les Alsaciens et les autres, tous ceux qui se rapprochent d'eux par leurs tendances sociales et religieuses, ils ne peuvent atteindre un effectif plus élevé que 193. Les socialistes et les radicaux, qui avaient partie liée, peuvent mettre en ligne 152 voix. Et si les nationaux-libéraux, qui ont combattu à outrance le Bloc noir-et-bleu durant la campagne électorale, consentent à une alliance parlementaire dirigée contre ce dernier, le socialisme, pour la première fois dans l'histoire de l'empire, dominera le Parlement de l'Allemagne. C'est donc le parti national-libéral qui servira d'appoint aux autres dans le Reichstag issu des élections du 12 janvier. Quelle attitude le gouvernement va-t-il prendre ? A quelles manoeuvres va-t-il recourir pour se reconstituer une majorité parlementaire ? La politique allemande sera particulièrement intéressante à suivre d'ici à quelque temps.

\* \* \*

En Chine la situation peut se résumer comme suit. La révolutionnaires ont proclamé la République dans les provinces où ils sont les maîtres. Le docteur Sun-Yat-Sen a été élu unanimement président. Un armistice a été consenti par le gouvernement insurrectionnel et le gouvernement impérial. Le premier ministre de l'empereur, Yuan-Shi-Kai, s'est efforcé de déterminer les chefs de la révolution à accepter l'élection d'une assemblée nationale qui représenterait toute la Chine, et déciderait souverainement quelle serait la forme du gouvernement pour le peuple chinois. Sa proposition semble n'avoir eu que peu de succès. D'autre part, il a fortement

insisté pour obtenir l'abdication de l'empereur, et, après avoir paru sur le point d'y réussir, il s'est heurté finalement à une résistance obstinée de la cour impériale. Le 16 janvier, il a été l'objet d'un attentat meurtrier ; une bombe a été lancée sur son passage dans une rue de Pékin. Un soldat a été tué, et il y a eu un grand nombre de blessés ; mais le premier ministre n'a pas été atteint. Une grande effervescence règne dans la capitale de l'empire, et l'on craint à tout moment d'y voir éclater des troubles sérieux. L'armistice devait expirer le 28 janvier ; mais les dernières dépêches ont annoncé sa prolongation. Cependant, si l'abdication de l'empereur n'a pas lieu, on peut s'attendre à une reprise prochaine des hostilités entre les républicains et les impérialistes. Tous ces événements pourraient bien avoir pour résultat la dissolution et le fractionnement de l'immense empire chinois.

\* \* \*

La guerre italo-turque se poursuit toujours avec des alternatives de succès et de revers pour les deux nations. Les Italiens ont coulé bas une flottille de canonnières turques, en vue de la baie de Kufida. D'un autre côté ils paraissent avoir subi un échec à Ghirgarish, près de Tripoli, où les Turcs et les Arabes leur ont livré un combat acharné.

Cette expédition, qui, dans l'idée du gouvernement italien, ne devait être qu'une promenade militaire, lui a ménagé jusqu'ici bien des surprises et des mécomptes. Beaucoup de gens estiment que l'Italie mériterait une leçon, non pas parce qu'ils ressentent de la sympathie pour les Turcs, mais parce que les ministres de Victor-Emmanuel II se sont conduits dans cette question de Tripoli avec le plus insolent mépris de l'équité et du droit international.

\* \* \*

Dans notre dernière chronique, nous avons signalé la réception toute prochaine de M. Henri de Régnier, à l'Académie française. Elle a eu lieu le 18 janvier. Et cette séance a été l'une des plus brillantes, l'une des plus mémorables qu'il y ait eu depuis longtemps sous la coupole du palais Mazarin. M. de Régnier remplaçait le vicomte Melchior de Vogüé. Il a fait de son prédécesseur un éloge très fin, très sympathique, très littéraire. Sa parole harmonieuse, sa langue de belle tenue, pleine de nuances charmantes et de rencontres heureuses, a ravi les suffrages de l'auditoire, trié sur le volet, qui encomrait tellement la salle qu'un académicien élu — M. Denys Cochin — n'avait point de siège. M. de Régnier a eu raison d'être fier de son succès.

Mais que dire de M. de Mun, qui répondait au récipiendaire ? Le grand orateur catholique a rarement remporté un pareil triomphe. Applaudi à outrance — ce qui ne se voit guère à l'Institut — avant d'ouvrir la bouche, applaudi tout le long de son discours, il a été acclamé encore lorsqu'il l'a terminé dans une admirable envolée patriotique. Puis à la sortie, comme il traversait le cour de l'Institut, il a été l'objet d'une enthousiaste ovation. Aussi, quel merveilleux, quel émouvant, quel magnifique discours, il a prononcé ! Même à l'Académie, ce n'est pas souvent que l'on est à pareille fête. Nous voudrions avoir assez d'espace pour faire savourer à nos lecteurs les plus beaux passages de cette superbe page oratoire. Mais cela nous est impossible, et nous devons nous borner à signaler, à côté de ce grand succès d'éloquence, un succès d'une nature encore plus élevée, un succès de conscience et de noble sincérité !

M. de Mun avait une tâche difficile à remplir. Il lui incombait d'adresser le compliment de bienvenue à un poète subtil et raffiné, à un prosateur élégant et disert, dont le talent très remarquable a trop souvent produit des oeuvres



absolument repréhensibles au point de vue de la morale et de la foi. Or il est entendu que l'Académie n'est point le lieu où l'on dogmatise et l'on moralise. L'amour du bien dire et le culte des belles formes littéraires y font régner une atmosphère d'indulgence et de bienveillant éclectisme. En présence des poèmes et des romans de M. de Régnier, qu'allait dire M. de Mun? Catholique illustre, dont le rôle dans la société française contemporaine a été vraiment celui d'un apôtre laïque de la vérité religieuse et sociale, allait-il faire abstraction de ses principes, laisser deviner discrètement ses réserves, et se renfermer courtoisement dans son rôle strictement académique ? Il n'a pas cru devoir le faire. Il a eu le courage difficile de dire loyalement sa pensée. Et il a trouvé dans son admirable talent des ressources de délicatesse, des dextérités de formules, qui lui ont permis de marquer son dissentiment, en observant toutes les bienséances commandées par le lieu et la circonstance.

Pour indiquer la nature fâcheuse de certaines oeuvres, il a eu des mots délicieux, celui-ci, par exemple : " Ah ! monsieur, comme je suis embarrassé ! Je les ai lus, ces romans, je les ai lus tous et jusqu'au bout. Car j'ai été capitaine de cuirassiers ". Tout en restant bienveillant et sympathique, il s'est montré d'une fermeté rigoureuse. Commentant une phrase de Régnier, où celui-ci déclarait qu'il n'écrivait pas pour les autres, mais pour lui-même, pour se " divertir à des événements et à des personnages " ; et cette autre : " une fois le livre imprimé, publié, il ne m'intéresse plus, je l'oublie ", M. de Mun les a relevés avec une chaleur émouvante : " Vous n'écrivez que pour vous divertir ! s'est-il écrié. Cela est bientôt dit. Votre divertissement cependant ne s'enferme pas au logis. Cette claustration le rendrait sans doute moins attrayant, et vous n'avez garde de l'y condamner. Ce livre qui ne vous intéresse plus, quand il est publié, c'est

alors qu'il commence à intéresser vos lecteurs, et vous ne vous en plaignez pas. Quand il vous a, un moment, amusé, vous lui ouvrez la porte, et il s'en va, au dehors, troubler des coeurs, agiter des passions, éveiller des désirs, offrir aux yeux l'image, toujours la même en ses vêtements divers, de la sensualité tantôt fuyante et tantôt embrassée. . . Vous n'avez point, dites-vous, souci de ce lendemain. Le pouvez-vous ? L'homme de lettres dans l'ivresse de son propre travail, peut-il oublier que d'autres viendront s'abreuver à sa coupe ? Peut-il secouer dédaigneusement, sur les esprits qu'il a visités, la poussière de son oeuvre, comme ferait, de sa sandale, sur un seuil inconnu, un hôte de passage ? Je ne le crois point. La responsabilité de l'écrivain me paraît plus lourde, plus haute aussi, fardeau sans doute, mais honneur en même temps et qui grandit, jusqu'à l'exercice d'une mission sociale, sa noble profession. "

En prononçant ce discours devant l'Académie française, le 18 janvier, M. de Mun a non seulement ajouté une date glorieuse aux fastes de l'éloquence française, il a accompli noblement l'une des plus belles et des plus méritoires actions de sa vie.

\* \* \*

Nous ne pouvons dire qu'un mot du débat qui a eu lieu récemment dans la Chambre des Communes sur le bill Lancaster. Le gouvernement, après avoir déclaré par l'organe du premier ministre, qu'il considérait la mesure comme *ultra vires*, a proposé de soumettre cette question constitutionnelle à la Cour Suprême, et ultérieurement au Conseil privé, afin d'obtenir une décision précise et définitive. Une majorité de vingt-six voix a sanctionné cette motion.

La session de notre Législature s'est ouverte le 9 janvier. Le débat sur l'adresse a duré plusieurs jours. Le trésorier

a prononcé son exposé budgétaire, et l'opposition en a commencé la critique. Nous aurons probablement l'occasion de signaler, le mois prochain, quelques-unes des mesures soumises aux Chambres par le gouvernement.

**Thomas CHAPAIS.**

Québec, 29 janvier 1912.

---

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

---

POUR LES MISSIONS, L'APOSTOLAT EN AFRIQUE, par Amis des missions: 1 vol. in-8. — Québec, *Action Sociale*.

Belle brochure de propagande de 150 pages, grand format, 9 x 6, impression soignée, nombreuses illustrations, gravure frontispice reproduisant superbe monument du cardinal Lavigerie, à Biskra. — Grande variété de matières; biographie très condensée du Cardinal; rapports complets sur les missions des Pères Blancs et des Soeurs Blanches, avec carte géographique; nombreuses lettres de missionnaires canadiens et de soeurs canadiennes; études instructives et intéressantes sur régions, populations africaines, etc.

\* \* \*

MIROIR DE LA PERFECTION, du Bienheureux François d'Assise. Versions française de Paul Budry. 1 vol. in-16. Prix: 3 fr. 50. — Librairie Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière, Paris (6e).

Les études franciscaines n'ont jamais été plus en honneur que de nos jours et la légende du Séraphin d'Assise a inspiré, dans ces derniers temps, maintes oeuvres marquantes. Il était donc opportun de remonter à sa source même en remettant en lumière le fameux *Miroir de perfection* traité à tort de compilation, dû, en réalité, si l'on s'en réfère à la critique magistrale de M. Paul Sabatier, à l'un des disciples favoris de saint François, au frère Léon. Avec ce guide autorisé, nous pourrions donc recueillir le sens exact des prédications et des exemples du saint, le suivre, avec ses compagnons, sur les routes de l'Ombrie toutes parfumées de son souvenir, entendre ses paraboles et ses enseignements si proches, par l'accent, de la période évangélique. Rien ne s'est perdu, à la traduction, de la fine fleur des mots, de la pensée et du sentiment de l'original.

\* \* \*

LE BOUDDHISME PRIMITIF, par Alfred Roussel, professeur de sanscrit à l'Université de Fribourg. Prix: 4 fr. — Paris, Téqui, 82, rue Bonaparte.

L'introduction et le dernier chapitre de ce volume nous font voir la place du bouddhisme dans l'histoire des religions, son état actuel et sa décadence. L'auteur nous trace en outre l'histoire aussi complète que possible — en remontant aux textes originaux — du Bouddha ; il étudie sa doctrine et la discipline à laquelle il a soumis ses adhérents. Tous ceux que préoccupent ces questions trouveront dans cet ouvrage beaucoup d'intérêt et comprendront plus exactement l'influence exercée sur les populations de l'Inde.

\* \* \*

JEANNE D'ARC ET LA FRANCE, par l'abbé Stephen Coubé. — Paris, Lethiellieux, 10, rue Cassette.

Recueil de discours, de conférences et d'allocutions prononcées en diverses occasions et destinées à faire aimer davantage la rayonnante figure de la bienheureuse.

\* \* \*

LE CHEMIN DE LA VERITE, par le Comte de Champagny, de l'Académie française. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée. 1 vol. in-12. — Paris, Téqui, 82, rue Bonaparte.

Tout en se livrant à ses travaux historiques, l'auteur des *Césars* et des *Antonius* avait composé cet ouvrage pour venir en aide aux personnes de bonne foi, qui désirent et qui cherchent la vérité religieuse. L'éditeur a cru bon de mettre de nouveau à la portée du public un travail si remarquable. Je me permettrai de signaler comme pouvant intéresser davantage la réfutation des objections que l'auteur étudie dans les derniers chapitres, en particulier celle que l'on trouve si répandue dans certains groupes à savoir que le christianisme n'est plus de ce temps-ci.

\* \* \*

EUCHIRIDION PATRISTICUM, collegit M.-J. Rouet de Journel, S. J. in-8, XXIV, 888 p. Prix: br. 12 fr 50; relié toile 13 fr 50. — B. Herder, éditeur, Friburg en Brisgau.

Le travail du savant jésuite complète l'Euclidion de Denzinger au point de vue des textes patristiques. Toutefois l'auteur a plutôt ordonné son travail pour les élèves, car il ne dispense pas entièrement de recourir aux sources. Son unique ambition est de faciliter les recherches; personne n'ignore en effet combien parfois il est ardu de retrouver les textes précis. La plus grande partie du travail est consacrée aux Pères grecs. Tout prêtre devrait posséder cet ouvrage.

\* \* \*

TENNYSON, par Firmin Roz. 1 vol. in-16 de la collection *Grands Écrivains étrangers*, avec portrait. Prix: 2 fr. 50. — Bloud et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6e).

Tennyson est certainement un des auteurs anglais auxquels l'Angleterre a prodigué le plus de gloire avec le plus d'amour. Des trois grands poètes du règne de Victoria, il a été le seul populaire. Qu'on le préfère ou non aux deux autres, Robert Browning et Swinburne, il faut avouer son prestige. M. Firmin Roz, qui dans un brillant article sur Tennyson, publié par la *Revue des Deux-Mondes*, avait témoigné d'une familiarité parfaite avec l'oeuvre du célèbre poète-lauréat, a pensé qu'il était possible et qu'il serait utile de mettre cette oeuvre à la portée du public français. Nous devons reconnaître qu'il a parfaitement réussi dans la tâche qu'il s'était imposée. Unissant la biographie, la psychologie et la critique, M. Firmin Roz a écrit un livre attachant, séduisant. Quelques poèmes traduits au cours de l'analyse de l'oeuvre donnent, autant vraiment qu'il est possible, la sensation de l'original.

\* \* \*

LA JALOUSIE, par l'abbé Gustave Monteuis, lauréat de l'Académie française, ancien professeur de philosophie. *Préface de M. Denys Cochin* de l'Académie française. 1 vol. in-12. Prix: 3 fr. 50. — Librairie Victor Lecoffre, J. Gabalda et Cie, rue Bonaparte, 90, Paris.

La jalousie, on ne le sait que trop, est la cause de crimes nombreux et de poignantes douleurs. L'espoir de diminuer ces crimes et de conso-

ler ces douleurs nous a suggéré—explique l'auteur—la pensée d'écrire ce livre. N'aurions-nous abouti qu'à sécher quelques larmes, à supprimer quelques injustices, que déjà nous nous croirions amplement payé de notre peine. Chose étonnante, peu de moralistes se sont laissé tenter par l'étude de la jalousie. Dieu sait pourtant si cette passion est mêlée à la vie de l'homme, si ce vice est méprisable et malfaisant entre tous. La plupart des écrivains lui ont consacré quelques pages — on ne saurait étudier l'homme sans rencontrer la jalousie!—mais pas un n'a laissé un traité sur la matière. La jalousie, à vrai dire, est une chose peu définie. Elle est compliquée de sentiments si divers, elle varie si capricieusement d'une personne à une autre et elle prend des formes si opposées ! De plus, elle est masquée avec tant d'hypocrisie et recèle tant de malice, qu'on ne se soucie guère d'envisager cette laideur morale et qu'on évite d'instinct son contact et sa contagion. Nous avons cru devoir vaincre ces répugnances et tâcher de surmonter ces difficultés. A tout prix, nous voulions venir en aide à ceux qui, d'une façon ou d'une autre, souffrent du mal de la jalousie, qu'ils soient innocents ou coupables, victimes ou bourreaux. Nous voulions éclairer les uns et consoler les autres.

\* \* \*

AMES INCONNUES. *Notes intimes d'un séminariste*, par Jean de La Brète. 1 vol. in-16. Prix : 1 fr. 50. — Librairie Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière, Paris (6e).

Le romancier délicat de *Aimer quand même* et de *Illusion masculine* nous initie, dans sa nouvelle oeuvre, à l'histoire d'une jeune âme éprise de perfection. En lisant les notes du lévite Auguste Merlet, encadrées de leur discret commentaire, on pense inévitablement à la belle formule du rituel romain qui résume la courte et touchante carrière de Stanislas Kostka : *Consummatus in brevi explevit tempora multa*. Le héros de ce drame intime eut de bonne heure l'intuition de la vie surnaturelle et, soit au séminaire, soit dans sa famille, soit dans l'épreuve redoutable du service militaire, il orienta en conséquence ses efforts, ses pensées, son activité. Il mourut à la veille de recevoir le sacerdoce. On le retrouvera tout entier dans ce recueil des idées et des sentiments qui l'ont guidé et soutenu. Ainsi sera réalisé son vœu le plus cher : il fera encore du bien par la vertu contagieuse de l'exemple.

COLLECTION "FEMMES DE FRANCE". Trois nouveaux volumes : *Mme Octave Feuillet*, par J. de Vareilles-Sommières. In-12 écu, 0.60, *franco* 0.70 ; *Eugénie de Guérin*, par A. Prat, agrégé des Lettres, professeur au Lycée de Versailles. In-12 écu, 0.60, *franco*, 0.70 ; *Mlle de Lespinasse*, par le même. In-12 écu, 0.60, *franco*, 0.70. — P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6e).

La Collection *Femmes de France* vient de s'enrichir de trois numéros nouveaux qui méritent l'accueil déjà fait aux premiers.

*Mme Octave Feuillet*, par J. de Vareilles-Sommières. — Charmante esquisse d'une vie et d'une figure charmantes. — *Mme O. Feuillet* fut mêlée à l'existence de son mari, le grand romancier. Elle fut le témoin ému ou souriant des fêtes, des gloires, des désastres du second Empire. Elle eut du coeur, de l'esprit, une plume légère, une vraie plume de femme. *Mlle de Vareilles-Sommières* évoque cette vie et cette physionomie en quelques pages d'un style élégant, sympathique et qui fait songer souvent au modèle lui-même.

*Eugénie de Guérin* et *Mlle de Lespinasse*, par A. Prat, agrégé des lettres, professeur au lycée de Versailles. — M. A. Prat n'est pas un inconnu. Le jeune professeur a son nom dans les grandes revues parisiennes. Les deux physionomies qu'il trace sont en parfaite antithèse.

*Eugénie de Guérin* est une belle nature saine, harmonieuse, à la fois tout coeur et toute raison. Elle fut l'ange gardien de son frère, et, après la mort de Maurice, elle s'immobilisa sur sa tombe comme l'ange du deuil fraternel. C'était une conscience et une tendresse ; elle était poète et elle vécut comme une sainte. Et, sans jamais songer à la gloire de la femme de lettres, elle a laissé une des oeuvres les plus charmantes de notre littérature féminine moderne. M. A. Prat a écrit sur Eugène de Guérin un petit chef-d'oeuvre de psychologie fine, délicate, menacée...

*Julie de Lespinasse* est une nature volcanique. Elle porte en elle toutes les mélancolies morbides du XVIII<sup>e</sup> siècle sentimental et du romantisme futur. Elle est la fille la plus authentique de Rousseau. Ses lettres sont un document de premier ordre sur la mentalité féminine de l'époque. Ses aventures sont une des épisodes les plus caractéristiques du siècle de Jean-Jacques.